This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

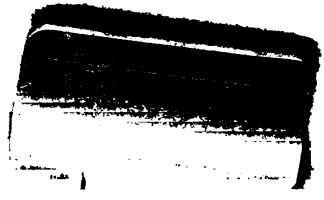
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 259 421

ARY
HE
NTY
NIA



NDING
REP. PRO.

UN

PARVENU

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

AMÉDÉE ROLLAND

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

— 15 francs —

UN

PARVENU

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 1er mars 1860.

DU MÊME AUTEUR

LE MARCHAND MALGRÉ LUI, comédie en cinq actes, en vers.
(En société avec M. J. du Boys.)

UN USURIER DE VILLAGE, drame en cinq actes, en prose.
(En société avec M. Charles Bataille.)

LES MARTYRS DU FOYER, un volume grand in-18.

UN

PARVENU

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN VERS

PAR

AMÉDÉE ROLLAND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés

PERSONNAGES

MERCIER	MM. TISSERANT
MOSCA	PIERRON.
ALBERT	ARISTE.
JACQUES	THIRON.
BIDART	ÉTIENNE.
DUPUIS	FEBVRE.
BERTHAUD	RIGA.
ANTOINE	EMMANUEL
UN DOMESTIQUE	ERNEST.
MADAME MERCIER	Mmes LEMAIRE.
LAURENCE	DEBAY.
CARMEN	ARRÈNE.
UNE FEMME DE CHAMBRE	ALICE.

La scène est à Paris au troisième acte, et à la campagne aux autres actes.

PQ 2388
R427P3

A

MONSIEUR AMÉDÉE HARDY,

Cette comédie est dédiée, en témoignage d'amitié, par son dévoué et affectionné

AMÉDÉE ROLLAND.

M733898

S'il ne savait qu'on ne peut être bon juge dans sa propre cause, l'auteur de cette pièce aurait un assez grand nombre d'explications à donner sur les diverses critiques dont son œuvre a été l'objet. S'il a l'orgueil de ce qu'il a voulu faire, il a du moins la modestie de ce qu'il a fait. Quoiqu'il ne soit pas convaincu de la justesse de toutes les objections qu'on lui a présentées, il les laissera sans réponse, de parti pris. Il essayera de préciser d'une façon plus nette le but qu'il a poursuivi, dans une nouvelle comédie qui sera, pour ainsi dire, le complément de celle-ci : *Les Bourgeois fainéants*. Peut-être alors s'apercevra-t-on qu'il n'a pas recherché son succès dans l'antagonisme de deux castes, et qu'il n'a tendu qu'à la vérité, dédaignant les artifices étrangers à l'art. Il remercie du reste la critique de sa sévérité même : lorsque les mélodrames les plus bizarres sont acclamés par le public et par la presse, il lui plaît singulièrement de trouver des jugements sérieux, des blâmes ou des louanges discutés, là où il pouvait redouter de trop banales indulgences.

Et, avant de terminer, il saisira l'occasion de remercier une fois encore la vaillante troupe de l'Odéon.

Tisserant a été magnifique dans le rôle de Mercier : costume, gestes, diction, tout en lui est complet ; un semblable interprète est un précieux collaborateur. Pierron, par sa haute allure et par l'autorité de son talent, a sauvé ce que le rôle de Mosca pouvait avoir de trop odieux aux yeux des spectateurs superficiels ; Ariste a fait du personnage d'Albert le type du *gandin*, trop peu rare de nos jours, que l'auteur avait cherché ; Thiron et Febvre, deux artistes promis à la Comédie-Française, ont créé deux types vivants avec deux personnages sè-

condaires; Emmanuel, Étienne et Riga ont contribué par la conscience de leur jeu au succès de la pièce.

Mademoiselle Debay, nature fine et artistique par excellence, a prêté au rôle de Laurence un cachet de rare distinction; elle a été passionnée et chaste, simple et vraie : la vérité dans la simplicité, voilà bien la grandeur, voilà tout l'art. Mademoiselle Arrène, dont le talent rehausse encore la beauté, a su trouver le joint précis qui sépare *Carmen* de toutes les filles de marbre mises au théâtre dans ces derniers temps : elle a été la fantaisie, j'allais presque dire la poésie, d'un caractère dont on ne nous avait montré jusqu'ici que la laideur. Madame Lemaire, par l'exacte vérité avec laquelle elle a composé son rôle, lui a créé une importance réelle.

Et, pour la troisième fois depuis dix-huit mois, l'auteur sera heureux de donner à monsieur de La Rounat, le directeur dévoué aux intérêts de l'art, un témoignage public de reconnaissance.

AMÉDÉE ROLLAND.

UN PARVENU

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un château de campagne : salon avec fenêtres donnant sur un parc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, MOSCA.

ALBERT, à Mosca, qui tient son chapeau à la main et qui se dispose à sortir.

Et vous nous revenez ?..

MOSCA.

Dans une heure au plus tard.
Je vais parler au duc pour votre oncle Bidart.
Ce cher duc,
(Riant.)
Tantôt gueux, tantôt millionnaire,
Était le plus grand fou du monde sublunaire.
Nous étions autrefois les deux doigts de la main,
Et je puis vous jurer que nous allions bon train.
— Ah! de pareils viveurs on a perdu la graine!
Vous n'en trouverez pas quatorze à la douzaine.
C'est à l'heure qu'il est un personnage! — Enfin!
C'est dans l'ordre!.. Après tout, il faut faire une fin!..

ALBERT.

Vous pouvez aspirer à tous honneurs, cher comte.

MOSCA.

Qui? moi! je n'y tiens pas.

ALBERT.

Vrai?

MOSCA.

Je n'ai nulle honte

D'avouer franchement que je ne suis pas né
Pour les honneurs, mais bien pour les plaisirs. Je n'ai
Aucune ambition; quoique je sois en passe
D'obtenir des emplois assez hauts, je m'en passe,
En philosophe. — Avec un grain d'ambition,
Et le certain éclat de ma position,
J'aurais pu me lancer dans la diplomatie;
Mais, bah! le siècle est trop à la démocratie.
Je reste gentilhomme, et je ne suis jaloux
Que d'user mon crédit pour des gens comme vous!

ALBERT, lui serrant la main.

Je n'oublierai jamais...

MOSCA.

Voulez-vous bien vous taire!

ALBERT.

Tout ce que je vous dois!

MOSCA.

Mais c'est élémentaire
De s'aider entre amis!..

ALBERT.

Hum! quelquefois!.. Pourtant,
Je vous dois tout.

MOSCA.

A moi! Que me devez-vous tant?

ALBERT.

Je vous dois mes amis, mon cheval, ma voiture...

MOSCA, souriant.

Et Carmen?..

ALBERT.

Et Carmen!

MOSCA.

L'étrange créature,
Hein?.. c'est un vrai cadeau que je vous ai fait là.
Elle était l'an dernier choriste à l'Opéra.

ALBERT.

Elle a fait du chemin!

MOSCA.

C'est une belle fille:
Pas de cœur, mais des nerfs lorsque le vin petille,
Et puis une insolence à cravacher parfois;
Bref, une belle bête à promener au bois!

(Regardant par la fenêtre.)
Votre cousine vient, je vous laisse avec elle.
(Bas, à l'oreille d'Albert, lui donnant la main.)
Avouez que Carmen est autrement plus belle!
Comparez...

ALBERT.
Nullement, mon ami!

MOSCA.
Je riais,
La cousine est charmante! Adieu!
(A part.)
Petit niais!
(Il sort.)

SCÈNE II.

LAURENCE, ALBERT.

LAURENCE.
Bonjour, Albert!

ALBERT.
Bonjour, ma petite Laurence!

LAURENCE.
Votre comte est parti?

ALBERT, riant.
Le comte? Ah! bon! j'y pense,
Vous le détestez?

LAURENCE.
Oui.

ALBERT.
C'est un homme charmant!

LAURENCE.
Il ne me charme, moi, que médiocrement.

ALBERT.
Pourtant, c'est un garçon d'une tournure aimable.

LAURENCE.
Oui... que je n'aime pas.

ALBERT.
Tout à fait convenable.

LAURENCE.
Oui... qui me convient peu.

ALBERT.

Qui porte un beau nom.

LAURENCE.

Oui,
Mais moi, cousin, je crois qu'il est porté par lui!
A son âge...

ALBERT.

Il n'a pas encor la quarantaine!

LAURENCE.

Il ne me paraît pas d'une âme bien hautaine,
Ni d'un bien noble esprit de passer tout son temps
Dans la société d'étourdis de vingt ans.

ALBERT.

Oh! diantre! à ce discours magistral, je devine
Que vous êtes l'écho de mon père, cousine;
Voilà de point en point le style paternel,
C'est très-bien imité! — sauf son air solennel
Qui me fige le sang à ses heures moroses.
— Et vous osez prêcher avec ces lèvres roses!
Ah! fi! — Que c'est vilain, Mademoiselle! — Fi!
C'est odieux! — Eh bien, je vous mets au défi.
Je vous écoute. — Allons, prêchez tout à votre aise!
(Il approche une chaise qu'il offre à Laurence.)
En qualité de père, acceptez une chaise.
— Le fils reste debout. — Il s'agit simplement
De cent louis au plus que j'attends humblement.
(Adoucissant sa voix.)
Cent louis! c'est bien peu. Mon père, je suis sage :
Que fais-je, que ne font tous les gens de mon âge?
Cent louis!..
(Riant.)
Refuser deviendrait inhumain,
Et pour cause! — J'en ai tant besoin pour demain!
A votre tour, parlez!

LAURENCE.

Cent louis! je refuse!

ALBERT.

Non, ce n'est plus cela du tout!
(Imitant la voix de son père.)
Monsieur s'abuse,
Ou bien Monsieur me prend pour un père barbon

Qu'on mène par le nez!

(De sa voix mielleuse.)

Mais, mon cher père, non!

(Reprenant la voix de son père.)

Taisez-vous! A votre âge, au lieu de ne rien faire,
Je travaillais, Monsieur!

(De sa voix naturelle.)

Nul ne dit le contraire.
Cependant...

(Reprenant la voix de son père.)

Taisez-vous! vos cris sont superflus,
Voilà vos cent louis, mais n'y revenez plus!

(D'un ton leste.)

Merci, papa!

(A Laurence.)

Voilà tout bonnement l'histoire,
Et si vous refusiez vous auriez l'âme noire!

LAURENCE.

Et je refuserais d'autant sévèrement
Que vous ne dites pas l'emploi...

ALBERT.

L'emploi!... comment!
Mais vous voudriez donc, cousine, que je dise
A mon père : C'est pour...

(A part.)

J'avais une sottise
Au fin bout de la langue!

LAURENCE.

Eh bien?

ALBERT.

Non, je me tais,
Car vous me comprenez...

LAURENCE.

Je ne comprends jamais.

ALBERT.

Voyons, petite sœur, n'est-il pas légitime
D'être jeune à mon âge; et fais-je un si grand crime,
Lorsque je me permets, moi riche, de laisser
Tomber d'entre mes doigts l'argent sans me baisser?
— Quoi! j'en serais réduit à ces nobles orgies
Qui se font aux lueurs de quatre ou cinq bougies,

Et d'où les calembours, fine fleur de gaîté,
S'échappent d'un vin bleu que l'on a frelaté!
Lovelace râpé, don Juan de gouttières,
J'irais conter fleurette aux filles des portières,
Comblant mon idéal, tant l'amour vous rend fou,
De bouteilles de bière et de bouquets d'un sou!
Et mon père serait richissime! — Mon père
Aurait cinq millions! — Ah! cousine! — J'espère
De meilleure façon placer ses capitaux,
Nous verrons à fonder, plus tard, des hôpitaux
Où nous abriterons le malheur. Rien ne presse.
Attendons l'âge mûr! Mais tant que la jeunesse
M'offrira ses fruits verts, à tous buissons pendants,
J'y mordrai sans remords de mes trente-deux dents!

LAURENCE.

Vous venez de parler, Albert, à la légère.
— A de certains sujets je suis fort étrangère,
Mais avant de quitter un entretien pareil,
Je voudrais simplement vous donner un conseil.
Croyez-en là-dessus les avis d'une femme;
Persuadez-vous bien que, pour toucher une âme,
Il n'est point tant besoin de bouquets orgueilleux,
De camélias blancs ou de dahlias... bleus!
L'amour se passe bien de splendides toilettes :
Car un petit bouquet de simples violettes,
Alors qu'il est offert avec sincérité,
Peut embaumer le cœur un éternel été!

ALBERT, vivement.

J'entends mon père, — Adieu! — Sa grosse voix m'annonce
Quelque belle fureur! — A demain la réponse.
Je ne tiens à le voir qu'au dîner ; là, du moins,
Il ne peut me gronder que par-devant témoins!

(Il sort.)

LAURENCE, rêveuse, en rentrant chez elle.

L'oublieux ne m'a pas seulement embrassée!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MERCIER, JACQUES.

MERCIER.

Désirez-vous savoir le fond de ma pensée?

Je vous fais compliment.

JACQUES.

J'en suis ravi! — De quoi?

MERCIER.

Des leçons que mon fils reçoit de vous.

JACQUES.

De moi?

MERCIER.

De vous!

JACQUES.

Me prenez-vous pour un oncle fossile,
Un Cassandre idiot, un Géronte imbécile,
Barbouillé de tabac, portant un habit bleu,
Et disant en grondant : Mon coquin de neveu?
Mon coquin de neveu, je le dis à sa gloire,
Est un charmant garçon, aimant à rire, à boire.
Je n'y vois pas grand mal et je ris avec lui,
Lui s'amuse avec moi : c'est la mode aujourd'hui.

MERCIER.

Voilà certainement une vie exemplaire.

JACQUES.

Sans aucun doute! — En quoi peut-elle vous déplaire?

MERCIER.

En rien, certe!

JACQUES.

Entre nous, vous avez de l'argent,
— Oh! beaucoup! — Votre fils, en homme intelligent,
Le croque, eh bien?

MERCIER.

Eh bien! souffrez que je vous dise
Que j'entends que mon fils se gouverne à ma guise!

JACQUES.

Erreur!

MERCIER.

Comment?

JACQUES.

Albert a trop de nobles goûts
Pour devenir jamais un bourgeois comme vous!

MERCIER.

Eh! Le bourgeois, c'est vous, dont les grâces bouffonnes
Prêtent sujet de rire à toutes les personnes!

Au lieu de promener au boulevard de Gand,
Du matin jusqu'au soir, vos grands airs d'élégant,
Vos faux cols assassins, vos burlesques toilettes
Et vos favoris teints, taillés en côtelettes,
Vous feriez beaucoup mieux de prendre sagement...

JACQUES.

Bon! je vous vois venir, un établissement?

MERCIER.

Je vous l'ai dit cent fois...

JACQUES.

Je le sais.

MERCIER.

Je vous offre,
Pour cela, tout l'argent qu'il faut; ouvrez mon coffre!
Je connais une usine...

JACQUES.

Oh! non pas, s'il vous plaît!
Tirez-moi dans le crâne un coup de pistolet,
Sucrez mon café noir avec... de la strychnine,
Mais ne me mettez pas en tête d'une usine!

MERCIER.

Peut-on à cinquante ans être assez fou...

JACQUES.

D'honneur,
Une usine n'a rien qui fasse mon bonheur!
Je ne méprise pas les usines, mais comme
Ce ne fut jamais là mon rêve de jeune homme,
Je me trouve très-riche avec le rien que j'ai;
Vous avez un hôtel où je suis bien logé?
J'y reste! — Des vins fins? je les déguste à l'aise!
Et des chevaux pur sang? je les monte à l'anglaise!
Je ne suis pas content de votre vieux tailleur;
Je vous le changerai, j'en connais un meilleur.
Vous avez quelquefois une humeur de mégère,
Mais j'aime à discuter, surtout quand je digère,
Ça fouette le sang! — Ainsi, vous voyez bien
Que le sage, c'est moi, qui n'ai besoin de rien!

MERCIER.

Mais si...

JACQUES.

Vous réduisiez mon modeste ordinaire?

Je crierais sur les toits : Ce gros millionnaire
Qui roule en équipage et me laisse tout nu,
C'est mon frère Mercier, Mercier le parvenu !

MERCIER.

Tenez, je ne sais rien d'aussi platement bête
Que ce mot parvenu que vous jette à la tête
Le premier fainéant et le dernier venu.
Comme l'on crie au loup, on crie au parvenu !
Que lui demande-t-on ? des ancêtres, peut-être ?
Mais chaque parvenu n'est-il pas un ancêtre ?
N'est-ce pas lui le tronc du chêne glorieux
D'où chaque jour encor naissent d'autres aïeux ?
Artistes, ouvriers, savants, hommes de guerre,
Avec la plume, avec l'épée, avec l'équerre,
Nous avons tellement, fils de quatre-vingt-neuf,
Labouré le vieux sol et mis la France à neuf,
Fondé le droit moderne et semé par le monde,
Aux quatre vents du ciel, sa semence féconde,
Que nos grands parvenus se comptent par milliers
Sur les champs de bataille et dans les ateliers,
Que de leurs jeunes noms toute l'Europe est pleine,
Et que si l'on voulait, par imbécile haine,
Effacer d'un seul trait tous ces noms éclatants,
Il faudrait raturer l'histoire de cent ans !

JACQUES.

Mais, mon frère...

MERCIER.

Et vraiment, c'est à pouffer de rire,
Si l'on ne vous aimait, quand on vous entend dire,
A vous qui n'êtes rien qu'un paysan tout rond :
Mon ami le marquis ! mon ami le baron !
— Mercier premier, — tant pis si cela vous chagrine, —
— Ne pouvant faire mieux, faisait de la farine ;
Son fils était meunier, et chaque descendant,
Fils de meunier, resta meunier, comme devant !
— Nous comptons vingt quartiers de bonne meunerie.
Désenfarinez-vous, bien que le monde en rie ;
Car ces nobles amis dont vous vous entêtez
Vont se moquant de vous, ce que vous méritez.
Vous, vous n'en voyez rien, quoi que l'on dise ou fasse.
S'ils me faisaient l'honneur de me rire à la face,

Je dirais, moi qui suis un homme de mon temps,
A tous ces descendus de tant de descendants :
Par un labeur loyal j'ai gagné ma fortune ;
Descendez du soleil, descendez de la lune,
Descendez du Grand Turc et d'où vous l'entendez,
J'arrive, allez-vous-en ; je monte, descendez !

SCÈNE IV.

MERCIER, JACQUES, BIDART.

BIDART, tout effaré.

Ouf ! c'est vous ? Prêtez-moi, beau-frère, une minute !

MERCIER.

Quatre si vous voulez ! J'écoute.

BIDART.

Je débute.

JACQUES, s'asseyant.

Parlez !

BIDART.

Le mois dernier j'achète cent coupons
Du crédit hollandais et quatre cents chaudrons,
Plus cinquante actions d'un crédit maritime
Qui devait se lancer demain et faire prime.
J'achetais, — ce n'était nullement hasardeux, —
Le hollandais dont dix et les chaudrons dont deux !

JACQUES, riant.

Drons dont deux !

BIDART.

Ce matin, qu'apprends-je ?

JACQUES.

Parlez vite !

BIDART.

Le maritime flotte et le chaudron hésite,
Le hollandais mollit.

JACQUES.

Affreux chaudrons !

BIDART.

Le port
De salut qui me reste est de faire un report.

Je me mets à couvert, et, sans craindre l'orage,
J'attends...

JACQUES.

Que vos chaudrons reprennent du courage!

BIDART.

Mais c'est cent mille francs qu'il me faut débourser,
(A Mercier.)
Et je viens vous prier de me les avancer!

JACQUES.

Le diable vous emporte avec votre grimoire!
J'étais très-ému, moi, j'attendais une histoire
Touchante et vous parlez ainsi qu'un étameur;
Je ne suis plus ému, ma parole d'honneur!

MERCIER.

C'est que cent mille francs...

BIDART, vivement.

Semez dans une plaine
Cent mille grains de blé, la grange sera pleine!
— Avec cent mille francs, que nous devons tripler,
Nous marchons de l'avant afin de quintupler;
Alors nous profitons de notre plus-value,
Chacun nous considère et chacun nous salue,
Et comme je vous garde une part de lion,
Vous gagnez dans l'année un petit million!

MERCIER.

Ce petit million ne saurait me séduire.
Tout ce que vous direz ne pourra pas m'induire
En affaires!.. je hais la Bourse, les tripots,
La coulisse; d'ailleurs j'ai l'âge du repos.
Je vous ai fait deux fois une semblable avance...

BIDART.

Et vous pouvez compter sur ma reconnaissance!

MERCIER.

Gardez-la! — Je ne veux pas même de reçu
Quand j'oblige un parent, — de peur d'être déçu!

BIDART.

Je vous dois tout, c'est vrai. — Mon bagage était mince
Quand je suis arrivé du fond de ma province :
Je portais des sabots et j'en suis fier.

JACQUES.

Parbleu!

Voilà ce qui s'appelle être fier pour bien peu!

BIDART.

Mon Dieu! je hais l'orgueil. — Mais cependant, le rustre
Qui portait des sabots brille d'un certain lustre
A cette heure ; il a fait un assez beau chemin
A la Bourse,

(A Mercier.)

Et pour peu qu'on me prête la main,
Je veux avant un an y faire grand tapage,
Brasser des millions et rouler équipage!

JACQUES, riant.

Modestement!.. Monsieur, qui hait la vanité,
Écrasera le monde avec humilité.

(A Mercier.)

Eh parbleu! je comprends qu'avec votre fortune,
Le bruit bête et niais de la Bourse importune!
Mais est-ce une raison pour vous croiser les bras
Et rester à bayer aux corneilles? Non pas!
— Mêlez-vous hardiment aux choses politiques!

MERCIER.

Moi?

JACQUES.

Vous!

MERCIER.

C'est insensé!

JACQUES.

Pourquoi donc?

MERCIER.

Les critiques
Ne me manqueraient point; elles auraient raison.
— M'occuper de l'État? J'ai trop de ma maison!

JACQUES.

Devenir député...

BIDART.

Qui sait même... ministre!

MERCIER.

Lorsque le talent manque, est le rêve d'un cuistre!
— Comme on vend du coton on ne fait pas des lois!

BIDART.

Quoi! les honneurs...

MERCIER.

Beau-frère, avez-vous vu, parfois,
Quand arrive le temps des premières gelées,
Des bandes de canards qui passent par volées ?
Ils émigrent au loin. Cependant, dans leur vol
Ils peuvent, abaissant leurs regards vers le sol,
Voir, pêchant en eau trouble une abondante proie,
D'autres canards comme eux qui barbotent en joie;
Mais en reconnaissant le troupeau prisonnier,
Les pauvres bohémiens, flairant le cuisinier,
Ouvrent leur aile au vent et suivent leur voyage.
Eh bien ! je suis comme eux, je suis canard sauvage.

JACQUES.

Mais c'est de la démence !

BIDART.

Enfin, que voulez-vous ?

JACQUES.

Dites?

MERCIER.

Ce que je veux ? — Je veux planter mes choux
Au fond de mon village, où j'ai cette faiblesse
D'avoir fait préparer le lit de ma vieillesse !
J'y veux vivre en bourgeois; paisiblement. J'aurai,
Mes poules dans ma cour, mes vaches dans mon pré,
Mes orges et mes blés enserrés dans mes granges,
Dans mes celliers bien clos le jus de mes vendanges;
Ma femme et mes valets groupés autour de moi,
Tout un peuple d'amis dont je serai le roi !
Alors, au milieu d'eux, vienne l'heure dernière,
Je m'en irai dormir dans l'humble cimetière
Où, chacun à son tour, depuis douze cents ans,
Sont venus se coucher nos pères paysans,
Tous meuniers, fils du sol, hommes durs à l'ouvrage,
Naissant, vivant, mourant dans le même village,
En gardant au foyer, comme un céleste feu,
L'amour du sol natal et le respect de Dieu !

JACQUES.

Voilà de ces discours à remuer la bile !
Vous n'avez pas le droit de demeurer tranquille !

MERCIER.

Moi ! je n'ai pas le droit?

JACQUES.

Non!

MERCIER.

Non?

JACQUES.

Mille fois non!
Quand la fortune est faite, il faut faire le nom!

BIDART.

C'est logique!

JACQUES.

Sans doute!

MERCIER.

Ah! cessons, je vous prie!
L'insistance, à la fin, deviendrait raillerie.
Je fais ce que je veux, voulant ce que je dois;
J'ai fait jusqu'à présent œuvre de mes dix doigts,
Et j'ai distribué la fortune gagnée
En père de famille à toute la lignée;
Aujourd'hui, je ne veux que ma tranquillité,
Mais je veux plus d'un jour la même volonté!

(Madame Mercier est entrée en scène depuis les deux derniers vers.)

SCÈNE V.

MERCIER, JACQUES, BIDART, MADAME MERCIER.

MADAME MERCIER.

Fâche-toi si tu veux, je soutiens qu'à ton âge
Le repos pour un homme est manque de courage!
Tant qu'on n'est pas au faîte, on doit monter. Voilà!

MERCIER.

Je connais les cotons, je ne sors pas de là;
Je suis un gros bonnet de la cotonnerie,
J'en conviens; j'ai poussé très-loin cette industrie,
D'accord, — pour les cotons je suis un Talleyrand;
Mais les cotons ôtés, je suis un ignorant!

MADAME MERCIER.

Vains prétextes!

MERCIER.

Comment, vains prétextes?

MADAME MERCIER.

Sans doute.
Pourquoi vous arrêter aux deux tiers de la route?
Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout?

MERCIER.

Ah! pourquoi?
— Ferme un instant les yeux, ma femme, et souviens-toi.
— Il était une fois une belle meunière,
— Ceci pourrait bien être un conte à ma manière! —
Elle avait dix-huit ans, la meunière; elle avait
Fine jambe et bras blancs, et lorsqu'elle lavait,
La coquette avait soin de trousser haut sa manche
Pour mieux montrer ses bras nerveux et sa peau blanche.
Les jeunes gens rentés s'en venaient au moulin
Regarder la meunière; elle, d'un air malin,
Accorte et nez au vent, fraîche comme une guigne,
Leur disait en riant: Je suis pour le plus digne!
— Il était au village un ouvrier loyal
Qui la faisait valser comme une plume au bal.
— Il l'aima simplement, parce qu'elle était belle,
Et Jeanne, au bout d'un an, le trouva digne d'elle.
On célébra la noce au plus beau cabaret,
On dansa sous la treille en buvant du clairet,
Et je revois encor la petite Jeannette
Avec sa robe blanche et sa blanche cornette,
Les vieux parents hochant la tête dans un coin,
Et tous les jeunes gars accourus du plus loin
Tout exprès pour danser à la noce au grand Pierre,
L'*épouseux* par amour de la belle meunière.
Ne te souvient-il plus, toi dont le cœur est bon,
Que c'est moi le grand Pierre et toi la Jeanneton?

MADAME MERCIER.

Moi, l'oublier? jamais!

MERCIER.

Eh bien! ma chère femme,
Tu n'es plus Jeanneton, maintenant, mais Madame!
Dieu bénit notre amour, et nous avons conquis
Près de cinq millions; — honnêtement acquis!
— Paysan, devenu bourgeois, ma tâche est faite;
Que le fils du bourgeois s'élève jusqu'au faîte,
C'est légitime orgueil à lui; c'est son devoir

D'employer son argent, sa force, son savoir,
Pour le bien du pays : c'est ce qu'Albert doit faire !
Nous, madame Mercier, restons dans notre sphère,
Et jouissons d'un bien lentement recueilli,
Dans le milieu modeste où nous avons vieilli !

MADAME MERCIER.

Moi, je m'y trouve bien, dans ce milieu modeste ;
Mais est-ce une raison pour que ton fils y reste?
Il faut le marier.

JACQUES.

Et le monde ?

MERCIER.

A quoi bon?
Chacun donne aujourd'hui sa valeur à son nom.
Ne cherchons pas si haut, car c'est avec Laurence
Que je veux marier Albert, de préférence
A tout autre.

MADAME MERCIER.

Comment !

BIDART.

Avec Laurence?

MERCIER.

Eh quoi?

JACQUES.

Avec notre nièce !

MERCIER.

Oui ! — D'où vient ce grand émoi?

JACQUES, levant les bras au ciel.

Laurence ! notre nièce !

MERCIER.

Oui, ma nièce, Laurence !

BIDART.

Elle n'a pas un sou !

JACQUES.

C'est une incohérence !
Vous vous mésalliez !

MERCIER.

Vous riez!

JACQUES.

Non ! c'est clair,
(à Bidart.)
Nous nous mésallions !

BIDART.

C'est évident !

JACQUES.

mon cher,
Nous nous mésallions, il est très-manifeste...

MERCIER.

Que vous perdez le peu de bon sens qui vous reste !
Elle est de bonne souche étant de notre sang.
Pour moi, c'est la vertu qui tient le premier rang.
Elle est belle, il n'est pas besoin que je le prouve ;
jeune? elle a vingt-deux ans. Donc, puisqu'en elle on trouve
Un nom dont je suis fier, la beauté, la vertu,
Que lui reprochez-vous?

(A madame Mercier.)

Que lui reproches-tu?
Simplement, n'est-ce pas son manque de fortune?

BIDART.

Certe !

JACQUES.

Oui !

MERCIER.

Je vais prouver, moi, qu'elle en possède une.
— Son père, notre frère et notre aîné, vécut
Libre d'ambition, en sage, puis mourut
En laissant pour tout bien à Laurence, sa fille,
Cinquante mille francs.

JACQUES.

Ce n'est qu'une vétille !

MERCIER, à Bidart.

A vous, j'ai bien prêté quatre cent mille francs.

(A Jacques.)

Et vous, vous me coûtez, cher frère, tous les ans,
Au moins vingt mille francs — quand ce n'est pas quarante.
Justice pour chacun ! — C'est donc pareille rente
Que je dois à Laurence et que je verserai
Aux mains de son mari quand je la marierai.
— Laurence aura pour dot une fortune honnête,
Et j'avais mon motif quand j'ai mis dans ma tête
Cette union, qui doit rendre mon fils heureux ;
Car je suis convaincu...

JACQUES, riant.

Qu'il en est amoureux?
Vous ignorez qu'Albert a la tête coiffée

D'une...

MERCIER.

Je sais. Après? Ce n'est qu'une bouffée
De jeunesse. — A son âge on aime pour un jour;
Est-ce la femme? Eh non! — on n'aime que l'amour.
— Ce qu'on cherche avant tout et partout, c'est l'ivresse!
Mais il arrive une heure où, las de sa maîtresse,
Tout honnête garçon s'avoue en rougissant
Que son bonheur n'a rien de si réjouissant,
Que la vie est ailleurs, qu'un homme a mieux à faire
Que de s'amouracher et dès lors il préfère,
Par sagesse d'abord et par orgueil souvent,
Le bonheur qui se donne à celui qui se vend!

MADAME MERCIER.

Mon Dieu, moi, je ne fais la fière avec personne;
Je ne déteste pas, sans doute, un nom qui sonne,
Mais j'aime aussi Laurence; — elle n'a rien du tout,
Malgré tes beaux discours! — mais puisqu'elle est du goût
D'Albert et puisqu'il l'aime, allons à la mairie!
Je veux dire à mon fils : C'est toi que l'on marie,
Cela te plaît, très-bien! cela nous plaît à nous;
Pendons la crémaillère, et, gai! mariez-vous!

MERCIER.

Nous les confesserons demain. J'entends la cloche
Du dîner. — Je n'ai pas, Bidart, un cœur de roche,
Vous me reparlerez de votre affaire, et si
Je peux vous obliger...

BIDART, lui serrant la main.

Vous le pourrez, — merci!

JACQUES, suivant madame Mercier.

Tenez, vous n'avez pas pour deux sous de courage!
Une femme est toujours la maîtresse! — J'enrage
De vous voir lui céder, c'est une trahison!
— On a ses nerfs, morbleu! quand on n'a pas raison!

(Ils sont sortis, à l'exception de Jacques.)

SCÈNE VI.

MOSCA, JACQUES.

JACQUES.

C'est que ce mariage est par trop imbécile!

MOSCA, entrant.

Quel mariage?

JACQUES.

Ah! oui! je vous le donne en mille :
Laurence épouse Albert!

MOSCA.

J'en suis tout interdit.
Elle n'a pas un sou de dot, à ce qu'on dit.

JACQUES.

Quatre cent mille francs!

MOSCA.

Bast!... une bagatelle!

JACQUES, sortant.

Pauvre frère, il est temps de le mettre en tutelle!

SCÈNE VII.

MOSCA, seul.

Quatre cent mille francs! — c'est peu, mais c'est beaucoup,
Puisque cela suffit à tenter un grand coup!
— Quatre cent mille francs, aux mains d'un homme habile,
Peuvent, en quelques mois, en faire huit cent mille,
L'agiotage aidant! — Bah! qu'on me crie, haro!
Almaviva déchu se change en Figaro!
— Albert est un pantin dont je tiens la ficelle,
C'est le point important; il épousera celle
Que je lui choisirai, pourvu qu'elle ait un nom,
Et Blanche d'Hérouville ; — au fait, et pourquoi non?
Elle est jeune, elle est belle et d'une vieille race,
Elle est pauvre! — C'est fait! — D'un seul coup je décrasse
Un parvenu honteux de son nom plébéien,
Je dore un vieux blason et réhausse le mien!
— Une fois la famille en fièvre de noblesse,
La cousine voudra qu'on l'appelle comtesse,
Par vanité d'abord, ensuite par dépit,
Elle aime son cousin! Aussi, point de répit,
C'est là qu'est le danger, et pour qu'Albert ignore
Que sa cousine l'aime, il convient qu'il adore
Carmen, en attendant que je mène à mon gré

Ce projet d'union dont je suis assuré,
Car, Jacques m'aidera dans mon plan de campagne!
— Alerte! — la fortune est un mât de cocagne
Dont les plus riches prix appartiennent à ceux
De qui l'échine est souple et qui grimpent le mieux!

SCÈNE VIII.

MOSCA, ALBERT.

ALBERT.

Je viens...

MOSCA.

De chez Carmen?

ALBERT.

Justement! — Fille étrange!

MOSCA.

Comment?

ALBERT.

Elle m'a dit de sa douce voix d'ange,
En soulevant vers moi ses grands yeux à demi :
Je voudrais un coupé bleu de ciel, mon ami!

MOSCA.

Donnez-le-lui bien vite à cette chère belle,
C'est trop simple! — Prenez l'attelage isabelle,
C'est de bon goût!

ALBERT.

C'est cher.

MOSCA.

Oh! — Payez sans broncher!
— En plus, un petit tigre avec un grand cocher,
Le tigre de dix ans, le cocher de soixante,
Et vous serez aimé d'une façon... décente.

ALBERT.

A merveille!... et l'argent?

MOSCA.

La belle question!
Et votre père?

ALBERT.

Mais...

MOSCA.

Un père million
Avez-vous oublié votre littérature?
— Un père est un caissier...

ALBERT.

Donné par la nature.
Oui, je sais, mais le mien...

MOSCA.

Quand le cas est urgent,
On s'en passe!

ALBERT, faisant la grimace.

On s'en passe!

MOSCA.

Un homme intelligent,
— Et vous l'êtes beaucoup, — quand il est fils unique,
Trouve...

ALBERT.

Des usuriers? merci!

MOSCA.

Quelle panique!
Vous vous effrayez là, cher ami, pour bien peu.
— Les usuriers, ce sont les bêtes du bon Dieu!
Nos vrais amis, nos seuls.

ALBERT.

Nos amis?

MOSCA.

Oui, vous dis-je!
— Devez-vous à quelqu'un? ce quelqu'un vous oblige
En toute occasion. — A-t-on besoin d'argent?
Il vous prête... un prêteur; car, en vous obligeant,
Il espère rentrer dans ses fonds; le deuxième,
Pour le même motif, vous en prête un troisième
Qui l'imite. — Chacun étant intéressé
Que de terre d'autrui l'on comble son fossé,
Les moutons de Panurge arrivent à la file,
Et cinq cents francs qu'on doit, vous en font prêter mille.
Eux, de méchantes gens! ce sont de vrais agneaux,
Qui, pour se faire tondre, apportent les ciseaux!
Ne craignez rien!

ALBERT.

Au fait, mon père est assez riche!..

MOSCA.

Parbleu ! — Ne laissez pas votre jeunesse en friche !
Jeune homme, n'ayez pas des froideurs de barbon;
Riez, chantez, aimez, car l'amour seul est bon !
Lorsque l'on a votre âge, il n'est pas de folie;
Et puis d'ailleurs, un sage est une anomalie,
Un vieux renard qui dit : « Les raisins sont trop verts ! »
Ou quelque fou râpé qui s'habille à l'envers.
Vivez ! — Lorsque vient l'heure où l'on met à la porte
Camarades, maîtresse, illusions, qu'importe !
On n'a qu'à se baisser pour trouver en chemin
Une noble héritière ! on accepte sa main.
Le passé se liquide, on se range, on élève
Ses enfants : le réel vient remplacer le rêve;
Et quand il a gelé tout blanc sur les cheveux,
On a tout un trésor de souvenirs joyeux;
Bonheurs vécus, de qui la saveur est pareille
A celle des bons vins vieillis dans la bouteille !

ALBERT.

Carmen aura demain son tigre et son cocher.

MOSCA.

Bien ! Allez de l'avant sans vous effaroucher !

ALBERT.

Le coupé bleu de ciel, l'attelage isabelle !

MOSCA, à part.

Moi, Laurence ! et sa dot, aussi nubile qu'elle !

SCÈNE IX.

ALBERT, MOSCA, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Messieurs, on vous attend, le dîner est servi !

ALBERT, passant son bras sous celui de Mosca.

Ma foi ! je suis content !

MOSCA.

Et moi, — je suis ravi !

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un parc donnant sur le lac d'Enghien.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, MOSCA, se promenant au bord de l'eau en fumant leurs cigares.

ALBERT.

Enfin, mon cher ami, je suis un homme mort,
Le baccarat, un jeu ridicule!..

MOSCA.

D'accord,
Renouvelé des Grecs, comme le jeu de l'oie,
Et qui coûte plus cher en donnant moins de joie.

ALBERT.

Eh bien, le baccarat m'a tout abasourdi!
Si je n'ai pas payé demain, avant midi,
Quarante mille francs...

MOSCA.

Vous les paîrez!

ALBERT.

Du diable!
Si je sais où trouver cette somme effroyable!

MOSCA.

Bah! le mal n'est pas grand! — Passez-moi donc du feu! —
Il faut savoir subir les caprices du jeu!
Vous avez, dites-vous, perdu dans la bagarre
Quarante mille francs? — Voici votre cigare,
Merci! — C'est beaucoup! — Mais, êtes-vous ruiné?
Non! — Alors...

ALBERT.

Mon ami, je suis assassiné,
Tout simplement. — J'avais cinq cents louis en poche,
J'en voulais quinze cents et j'ai manqué le coche!

— Cet affreux baccarat m'a tout pris, — et je dois
Quatorze mille francs au vicomte Desroys,
Quinze mille au baron de Lentz, et onze mille
Au jeune Verneret, ce petit imbécile
Que l'on rencontre au bois perché sur sa jument,
Ainsi qu'une cigogne en haut d'un toit flamand.

MOSCA.

Bon! malheureux au jeu... Vous savez le proverbe?

ALBERT.

Heureux en femmes? Oui, je le trouve superbe;
Mais ne pouvant offrir, faute de vil métal,
Le coupé demandé d'un ton sentimental,
Ayant mangé le tigre et le cocher en herbe,
Vous verrez si Carmen le trouvera superbe,
Bien que ce soit vraiment pour cause de coupé
Que j'ai tenté le sort du jeu — qui m'a trompé!
— Quarante mille francs!

MOSCA.

Oui, suivant la formule,
On ne les trouve point dans le pas d'une mule.
Pourtant...

ALBERT.

Vous les avez?

MOSCA.

Non! — c'est ce bon Dupuis.

ALBERT.

Ah! — l'usurier?

MOSCA.

Son coffre est profond comme un puits,
Et l'on peut y puiser à mains pleines. — Sa bourse,
De tous les jeunes gens du monde est la ressource.
Mais aussi ce Dupuis n'est pas un Harpagon
De vieille comédie, au sordide jargon,
Qui, dans un taudis noir, aux vitres éborgnées,
File sa toile ainsi que font les araignées!
— C'est un garçon charmant qu'on voit, lorgnon dans l'œil,
Promener au parquet son stick avec orgueil,
Soupant avec les beaux, tutoyant les actrices,
Semant largement l'or au vent de ses caprices,
Bref, un Schylock dandy qui vit en Balthasar.
On dit même qu'un jour il a fait par hasard,

A lui seul, la moitié d'un quart de vaudeville!
— Son visage a vingt ans, mais son cœur en a mille.
— Je vais lui mettre un mot à la poste, et demain
Il viendra vous poser la somme dans la main.

ALBERT.

Bah! Carmen est si belle avec ses airs d'infante!
Elle traîne si bien, en reine triomphante,
Ses châles du Tibet...

MOSCA.

Que l'on dirait vraiment
Que Dieu l'a faite exprès pour le commandement.

ALBERT.

Nulle ne sait mieux qu'elle, avec désinvolture,
Faire bouffer sa jupe au fond d'une voiture,
Et quand vient le champagne, au bruit d'un gai refrain,
Souffleter les bouchons d'une plus blanche main!

MOSCA.

Vous acceptez?

ALBERT.

Oui!

MOSCA.

Bien! — Alors Carmen vous aime,
Vous payez vos amis; et quant au grand problème
De rembourser l'argent, gagnons du temps d'abord.
Le temps, c'est de l'argent, a dit un peuple fort.
Cueillons l'heure présente et puis après... qu'importe!
— Ce qu'un baccarat prend, un autre le rapporte!
Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALBERT, seul.

Pour sortir d'embarras
C'est l'unique moyen! Puis, je n'en mourrai pas!
J'ai trois mois devant moi jusques à l'échéance;
C'est le temps de semer, pour solder la créance,
Ce légume charmant et traditionnel
Qu'on appelle *carotte* en style paternel!
— Laurence! — Elle est charmante en robe matinale!

Elle a d'un beau lis blanc la candeur virginale,
Et tant de grâce flotte autour de sa beauté,
Qu'on respire un parfum joyeux d'honnêteté!

SCÈNE III.

ALBERT, LAURENCE.

ALBERT, allant au-devant de Laurence.

Quoi! vous! c'est tout au plus s'il fait grand jour encore.
Aussi bien, vous avez une fraîcheur d'aurore
Qui vous sied à ravir, belle cousine, un teint...

LAURENCE.

Vos madrigaux se sont levés de grand matin
A ce qu'il me paraît; le fait est assez rare,
Mais j'y tiens d'autant plus qu'on vous en sait avare.
Sur quelle herbe avez-vous marché? sur quelles fleurs?

ALBERT.

J'ai marché simplement dans les mousses en pleurs!
— Le vent frais du matin qui me souffle au visage
M'apporte une senteur embaumée et sauvage;
L'odeur des foins coupés et les fraîches chansons
Que les merles jaseurs sifflent dans les buissons,
Les parfums du lilas et ceux du chèvrefeuille,
Tout me monte au cerveau : mon âme se recueille,
Et mon cœur, imitant la nouvelle saison,
Est comme la nature en pleine floraison.

LAURENCE.

Et l'on vous accusait de confiner le monde
Au boulevard de Gand!

ALBERT.

S'il faut que je réponde,
On m'a calomnié, cousine, en vérité!
Le boulevard de Gand ne m'a pas si gâté
Que je n'aime que lui : j'aime, entre mille choses,
Le mois des petits pois, des œillets et des roses;
J'adore les lézards, aussi les papillons,
Et très-sincèrement j'estime les grillons.

LAURENCE.

Fou!

ALBERT, la faisant asseoir à ses côtés.

Quand je suis ici, tout : l'air, l'eau, la lumière,
Fait refaire à mon cœur l'école buissonnière :
Je le sens qui tressaille ; il n'était qu'engourdi !
— C'est dans ce parc d'Enghien que nous avons grandi.
J'étais encor gamin, vous, presque demoiselle,
Vous étiez toute bonne et je vous trouvais belle,
Et je vivais ainsi, courant avec douceur,
Des baisers de ma mère aux baisers de ma sœur !
— Tiens, Laurence, vois-tu, là-bas, sur la pelouse,
Ce fameux cerisier, si fatal à ma blouse,
Tu sais, le cerisier du mal, aux fruits si beaux !
Quand j'avais déchiré ma blouse à ses rameaux,
J'accourais tout honteux, barbouillé de cerises,
Et tu te dépêchais d'y faire des reprises !
C'étaient mes premiers fruits défendus ; — et j'en sais
Qui, me coûtant plus cher, ne les vaudront jamais. —
— Tous ces vieux souvenirs me semblent de la veille,
A ce passé charmant mon âme se réveille,
Et j'oublie à ce point le présent près de vous,
Que je vous redis *tu* comme en ce temps si doux !

LAURENCE.

Quel homme singulier et mobile vous faites !
On vous quitte l'esprit tout entier à vos fêtes,
En train de méditer, grave comme un Solon,
Sur l'étrange couleur d'un nouveau pantalon,
La coupe d'un gilet, ou s'il sera de mode
D'inventer un habit qui soit bien incommode,
Et l'on retrouve en vous, du dimanche au lundi,
Un poëte champêtre en place d'un dandy !

ALBERT.

Mon Dieu ! l'on est toujours séduit par son contraire.
Tout dépend de l'instant ! — Si j'aime l'onde claire
D'un ruisseau dans les bois, je serais attrapé
Qu'on allât abolir le champagne frappé.
La chanson du bouvreuil, ici, me remplit d'aise ;
Mais ôtez l'Opéra, la chanson est mauvaise ;
Faites un champ de blé du boulevard de Gand,
Et l'œuvre du bon Dieu me semble extravagant !
L'homme est ainsi bâti ; mais la chose réelle,
Qui, dans le cœur humain, soit vraiment éternelle,

C'est la sainte amitié de deux âmes de prix,
Et vous avez la mienne aux champs comme à Paris!

SCÈNE IV.

ALBERT et LAURENCE assis, JACQUES et BIDART, armés d'instruments de pêche; MERCIER.

JACQUES.

Puisque Mosca m'a dit...

MERCIER, entrant, à Jacques.

Prouvez que je m'abuse,
Qu'Albert ne veuille pas, que Laurence refuse,
De l'épouser, alors, mon rêve étant brisé,
J'accepte le parti par Mosca proposé!

BIDART.

Et vous avez raison, l'orgueil est chose vaine!
Moi, quand je suis venu du fond de la Touraine,
Je portais des sabots!...

(A Jacques, qui hausse les épaules.)

De gros sabots; tant pis
Si cela vous déplaît, quant à moi, je le dis!

JACQUES.

Eh! vous le dites trop! quel besoin détestable
Avez-vous de crier à tout le monde, à table,
Au salon, en plein air, d'une voix de stentor :
Oui, Messieurs, à vingt ans, je n'étais qu'un butor!
— On le devine bien, que diantre! — A votre place,
Je voudrais le sonner avec un cor de chasse,
Afin que les échos répétassent au loin :
C'est moi qui suis Bidart, et j'ai... porté du foin!

BIDART.

Oui, votre orgueil pâtit d'un si vil parentage,
Mais comment réparer le grand désavantage
De ne pas être issu d'un duc fleurdelisé,
Pour calmer les douleurs de votre orgueil lésé?

ALBERT, à Laurence.

Ils se disputent, mais s'adorent l'un et l'autre.

MERCIER, à Bidart.

Votre humilité feinte est une bonne apôtre
Qui fait l'usure en grand, à de gros intérêts,

Et votre vanité s'en fait payer les frais !

(Lui frappant sur l'épaule.)

Je comprends ! — Votre orgueil a pris pour pseudonyme
La modestie, et, loin de vous en faire un crime,
Je trouve ingénieux ce moyen délicat
De se gratter le dos où vous blesse le bât;
Mais pour nous, qui savons le mot de la charade,
Cette tartuferie est une mascarade !

JACQUES.

Il est des procédés plus simples et plus beaux :
Envoyez au graveur vos illustres sabots
Pour y faire incruster des vers à votre gloire;
Mais quand on aura mis en rimes votre histoire,
Votre nom, vos prénoms et votre âge dessus,
Posez-les sous un globe, et qu'on n'en parle plus !

(Apercevant Albert.)

Albert ! — nous te cherchions pour venir à la pêche !

ALBERT.

Quand vous serez d'accord !

JACQUES.

En ce cas-là, dépêche !
Je me prends tous les jours de querelle avec lui,
Mais c'est tout simplement...

ALBERT.

Pour les principes ?

JACQUES.

Oui !

(A Bidart.)

Allons ! venez plonger vos sabots dans la vase !

BIDART.

Beau plaisir, de rester deux heures en extase,
Comme un pingouin, les pieds dans l'eau, parmi les joncs,
Pour attraper un rhume — et deux ou trois goujons !

JACQUES.

Bah ! si ce ne sont pas vos goujons ordinaires,
Vous vous rattraperez sur vos actionnaires !
— En avant !

ALBERT, à Laurence.

Venez-vous faire un tour en bateau ?

LAURENCE.

Non, grand merci ! j'irai vous rejoindre tantôt.

(A Mercier.)
Vous voulez me parler? .

MERCIER.

D'une chose importante,
Oui, ma nièce. — Attends-moi! je vais chercher ta tante
Et reviens tout de suite. — Oh! ne redoute rien,
Tout le monde sera content de l'entretien,
Toi surtout.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LAURENCE, seule.

De mes jours cette heure est la meilleure!
Était-ce bien Albert qui parlait tout à l'heure?
Oui, c'était lui, — mais tel que je l'ai vu souvent
Quand je rêvais déjà, jeune fille, au couvent!
Je l'avais mal jugé! — Voilà comme nous sommes,
Nous ne comprenons pas toujours les jeunes hommes.
Avec quelle tendresse il s'est penché vers moi!
J'en ressens dans le cœur je ne sais quel émoi!
—«C'est monsieur de Mosca qui raille par sa bouche,
Quand il raille parfois; mais cette voix qui touche,
Mais ce regard loyal et presque souverain
Qu'il avait en posant ses lèvres sur ma main,
C'est Albert, c'est bien lui! — Son âme tout entière,
Ouverte aux souvenirs de l'enfance première,
S'abandonnait sans honte aux charmes du passé,
Qui chez les nobles cœurs n'est jamais effacé;
Car, le cher souvenir que notre enfance exhale
A l'enivrant parfum des plantes du Bengale,
Sitôt qu'on les respire, on est comme endormi,
La paupière se voile — et l'on rêve à demi!

(Elle s'éloigne sous les arbres.)

SCÈNE VI.

LAURENCE, se promenant dans un massif à droite; MOSCA.

MOSCA.

La missive est partie. — Où donc est-il?

(Apercevant Laurence.)

Oh! — peste!

Quel air triste et rêveur! comme l'on voit, de reste,
Que la cousine traîne, avec morosité,
Les soucis inquiets de sa majorité!
— Nous la consolerons... un jour!

(On entend au lointain.)

Titi titi, ti, lariti
Hisse!
La drisse,
La drisse d'avant,
Sur l'avant va flairer la brise,
Sur l'avant va flairer le vent,
Han!
Sur l'avant si le flot s'y brise,
Sur l'avant hisse un foc au vent,
Hisse!

(On entend rire.)

Tiens! c'est bizarre,
Je connais ces voix-là, moi!

(Il s'avance au bord de l'eau.)

La rencontre rare!
Carmen! — C'est le moment d'appeler le cousin!
Béni soit le hasard! Dans un massif voisin,
La cousine entendra le héros de son rêve
Débiter des douceurs à cette fille d'Ève!

(Il remonte.)

Albert! — Accourez donc! — Albert! vite!

VOIX, au lointain.

Voilà!..

MOSCA, revenant.

C'est bon! — La demoiselle est-elle encore là?
Oui, parfait!

SCÈNE VII.

ALBERT, MOSCA, LAURENCE, dans le massif.

MOSCA.

Venez donc, mon cher! une surprise
Que, tout à point nommé, vous apporte la brise.
— Hé, là-bas, du canot!

ALBERT.
Carmen!
MOSCA.
En vérité,
Son costume rehausse encore sa beauté.
— Celui que vous voyez auprès d'elle, en vareuse,
C'est le petit Berthaud, esprit fort, tête creuse.
Écrivain à la toise, il écrit tant qu'il peut,
Vaudevilles, romans, réclames, ce qu'on veut!
C'est le meilleur garçon qui soit sur le bitume;
Il n'est jamais mauvais que lorsqu'il prend la plume!
— Le second, c'est Antoine, un vieil original,
Qui dit tout ce qu'il pense, et ne pense qu'à mal.
L'art seul est, à ses yeux, la religion sainte,
Mais il passe sa vie à boire de l'absinthe!
L'autre... c'est l'usurier!
ALBERT.
Dupuis?
MOSCA.
N'est-il pas beau
De voir se promener dans le même bateau
L'homme de qui le sou ne vaut que trois centimes,
Et la belle Carmen aux toilettes... opimes!
L'usure au gouvernail, à la proue, Astarté!
C'est un hasard charmant, — plein de moralité.
— Je vais vous présenter!
(Le canot aborde au refrain de :)
Sur l'avant si le flot s'y brise, etc.

SCÈNE VIII.

ALBERT et MOSCA, DUPUIS, ANTOINE et BERTHAUD, CARMEN, LAURENCE, cachée.

TOUS.
Ah!
MOSCA, à Carmen.
Quel vent vous amène
Auprès d'un vieil ami...
(Il montre Albert.)
ANTOINE, du fond du canot.
De moins d'une semaine!

CARMEN.

Bonjour, comte!

DUPUIS.

Bonjour!

CARMEN.

Bonjour, Albert!... — Comment,
Vous voici! — C'est gentil! — Je vous fais compliment.
(S'apprêtant à descendre à terre.)
Votre main?

ALBERT, étonné.

Vous voulez!...

CARMEN.

Est-ce que ces rivages
Serviraient de patrie à des anthropophages?

ALBERT, à part.

Si mon père arrivait!

CARMEN, sautant à terre, aidée par Mosca. — A Albert.

Maintenant, à nous deux!

ALBERT.

Mais...

CARMEN.

Point de subterfuge. — Écoutez, je le veux!
(Se croisant les bras.)
Ah! Monsieur m'expédie, en forme de ballade,
Un poulet tout piteux: il est tombé malade!
Il a la fièvre! il a... — bref, il garde le lit!
Et je trouve Monsieur, pris en flagrant délit
De santé! — Depuis hier, je déplore sa peine
Et je pleure dix fois comme une Madeleine.
Je n'en suis pas très-sûre. — Ai-je pleuré, Berthaud?

BERTHAUD.

Si tu le dis, c'est vrai, mais ce ne fut pas haut.

CARMEN.

Ah! — j'en avais pourtant l'intention. — N'importe!
Et vous vous conduisez, jeune homme, de la sorte?
J'ai bien fait de ne pas avaler de poison!
Et lorsque je le crois en pleine pamoison,
Monsieur se porte bien! Monsieur pêche à la ligne!
Je ne vous savais pas ce vice, c'est indigne!
— Allons, expliquez-vous: mentez si vous voulez,
Mais, pour Dieu! dites-nous quelque chose, parlez!

— Dupuis, roulez-moi donc, cher, une cigarette!

DUPUIS, s'inclinant.

Belle dame!...

CARMEN, à Albert.

J'attends!

DUPUIS, à Mosca.

C'est une affaire faite!

ALBERT.

C'est aujourd'hui dimanche, et l'on m'a retenu
Chez mon père.

CARMEN.

Et voilà ce grand bobo connu!

DUPUIS.

Belle dame!...

CARMEN, à Dupuis.

Merci! — L'amour de la famille
Est la marque d'un cœur où l'innocence brille,
Et qui sait préférer le bouilli vertueux
D'un pot-au-feu modeste aux mets voluptueux.
Pourtant, mon cher Monsieur, malgré ce que vous dites,
Je ne crois pas beaucoup à vos vertus subites ;
Ces conversions-là m'étonnent. — Je conçois,
Qu'un sportman comme vous se débauche parfois;
Que, fatigué du club et des nuits au champagne,
Il cherche, un beau matin, la paix à la campagne;
Qu'il s'enivre au foyer paternel, subito,
De la pêche à la ligne et du jeu de loto;
Mais chez nos bons auteurs, vieux et nouveaux, c'est chose
Admise en général, que le loto suppose
Une jeune cousine, aux yeux couleur d'azur,
Qui connaît Paul de Kock et qui boit du lait pur!
On en boit avec elle, et cette fraîche idylle
Repose des gaîtés champêtres — de Mabille!
Je conçois tout cela, car les jeux innocents,
Comme l'a dit... Platon, ont des charmes puissants!
— Votre cousine est belle, à ce que l'on raconte?
— Galanterie à part, me vaut-elle, cher comte?

MOSCA.

Galanterie à part, l'éclat de ses grands yeux
Pourrait faire hésiter un juge entre vous deux!

CARMEN, faisant la moue.

Comment! entre nous deux?

MOSCA.

C'est vrai! quoique impossible!

ALBERT, fâché.

Est-ce qu'on peut avoir votre grâce indicible?

(Bas, à Mosca, en le poussant du coude.)

Maladroit!

MOSCA, à part.

Tu n'es pas au bout!

CARMEN.

Et s'il vous plaît,
Cher comte, voulez-vous m'en faire le portrait?

MOSCA.

A vos ordres! — Elle est douce comme une agnèle.

CARMEN.

Elle ne parle point, en ce cas, elle bêle!

(On rit.)

MOSCA.

Oh! — sa voix fraîche et claire est d'un timbre argentin;
Ses yeux sont de velours, son col est de satin...

ALBERT, bas, à Mosca.

Taisez-vous donc!

MOSCA, continuant, en détaillant.

Son bras a la finesse attique,
Elle a le profil pur d'une statue antique,
Et quand, sous la charmille, on la voit se glisser,
C'est Diane au front blanc que l'on croit voir passer,
Tant sa démarche est noble et son allure chaste!

CARMEN.

Le portrait est charmant!

ANTOINE, du fond.

Surtout comme contraste!

CARMEN, se retournant.

Vous dites?

ANTOINE.

Rien du tout. — Je me parle.

CARMEN.

Niais!
Tu voudras donc toujours jouer les Desgenais!
(A Albert.)
Eh bien! vous restez là, sans trouver rien à dire?

ALBERT, dépité.

Si! Je dis que Monsieur s'entend fort bien à rire,
Que le portrait serait charmant de point en point
S'il était ressemblant.

CARMEN.

Est-ce qu'il ne l'est point?

ALBERT.

En aucune façon. — Diane la déesse,
Pour notre parc d'Enghien, n'a point quitté la Grèce;
Celle qu'on lui compare est prosaïquement
Une beauté vulgaire et n'a rien de charmant.
Ses petits pieds légers qui glissent sur la mousse
Près des vôtres sont grands, Madame; sa voix douce
N'est qu'un maigre filet, et quant à ses beaux yeux,
Qu'on m'arrache les miens si j'en tombe amoureux!

ANTOINE.

Vous n'avez pas de sœur à jeter en pâture
Aux dédains envieux de cette créature?
C'est dommage! — La sœur aurait eu plus de prix
Et l'on eût payé cher cet illustre mépris.
Continuez! — Mais quand, pour plaire à sa maîtresse,
On a bien entassé bassesse sur bassesse,
Elle vous traite un jour, sans pitié, comme un chien,
Et mon avis formel — est qu'elle fait très-bien,

ALBERT, furieux.

Et de quel droit?...

ANTOINE.

Parfait! mettez-vous en colère,
Ce sera lui prouver d'une façon plus claire
Combien vous l'adorez!

ALBERT.

Morbleu!

CARMEN.

Restons-en là!

(Montrant Antoine.)

Mon gros brutal n'a pas aussi tort que cela.
Si le portrait du comte était flatté, le vôtre
Devait être chargé; je ne crois l'un ni l'autre.
Je vous attends demain. Vous vous justifierez
De votre trahison comme vous le pourrez.
Je suis bonne! — Au revoir; l'audience est finie!

(Remontant en canot.)

Nous allons maintenant dîner chez Virginie,
Simple dîner d'amis, mon Dieu ! sans apparat ;
Nous taillerons après un petit baccarat.
— Antoine, au gouvernail ! — toi, Berthaud, à la rame !
— Donnez-moi donc du feu, cher Dupuis.

DUPUIS s'inclinant.

Belle dame !

CARMEN, à Dupuis.

Çà, qu'avez-vous, mon cher, vous avez l'air d'un loup ?

DUPUIS.

Qui ? moi ? vous vous trompez, je m'amuse beaucoup !
(Au comte.)
A demain soir !
(Frappant sur l'épaule d'Albert qui est resté atterré.)
Monsieur ?
(Montrant Carmen.)
Elle est votre maîtresse ?

ALBERT.

Oui.

DUPUIS.

Vous l'aimez ?

ALBERT.

Très-fort.

DUPUIS, lui donnant sa carte.

Prenez donc mon adresse !
(Le canot s'éloigne au refrain de :)
Sur l'avant Jeanne, ma promise,
Sur l'avant Jeanneton m'attend,
Hisse !

(Pendant cette scène on a vu Laurence écouter à travers les arbres.)

SCÈNE IX.

ALBERT, MOSCA, LAURENCE, toujours cachée.

ALBERT.

Diable ! diable ! j'ai peur...

MOSCA.

De son ressentiment ?
Un bijou scellera le raccommodement !

— On se fâche, parbleu ! mais on se raccommode ;
C'est encore en amour la meilleure méthode.
L'homme habile contraint sa femme à le bouder
Rien que pour le plaisir de se raccommoder !

ALBERT.

Alors une dispute est un vrai bénéfice?

MOSCA.

Sans doute ! — Un bracelet n'est pas un sacrifice.

ALBERT.

Parbleu donc !

(Ils s'éloignent bras dessus bras dessous, en suivant le bord de l'eau.)

SCÈNE X.

LAURENCE, seule.

O mon cœur, contiens ton battement,
Souffre en silence, écoute et vois comme l'on ment !
Apprends à feindre, apprends le grand art de sourire,
De ne pas croire un mot de tout ce qu'on peut dire,
Et comme en se jouant on peut briser un cœur
Aussi négligemment qu'on effeuille une fleur !
— Oh ! quel profond mépris dans toutes ces paroles !
Quel superbe dédain de mes tendresses folles!
Et comme le bourreau semblait se faire un jeu
De m'insulter devant cette femme ! — Oh ! mon Dieu !
Dites-moi, dites-moi, qu'ont-elles donc en elles,
Ces femmes? — Sont-ce donc les seules qui soient belles ?
Ou le bizarre attrait du vice est-il si fort,
Que l'homme y soit poussé comme l'aimant au nord?
— Mais pourquoi s'en venir troubler ma solitude?
Mon âme s'endormait dans une quiétude,
Sans rêves ni regrets, et cette cruauté
Froide, inutile et basse est une lâcheté !
J'avais tort de l'aimer ! — On dit que l'on désaime !
— Hélas ! de mon erreur, me punissant moi-même
Je me résignerai. — La résignation
D'un cœur fier qui se trompe est l'expiation !

SCÈNE XI.

LAURENCE, MERCIER, et MADAME MERCIER.

MADAME MERCIER.

Puisque tu dis qu'Albert est épris de Laurence,
Que Laurence aime Albert, qu'ils s'épousent!

MERCIER.

Silence!
Laurence, — approche-toi. — Tantôt je t'ai promis
Une bonne nouvelle.

LAURENCE.

Oui.

MERCIER.

Causons en amis.
Il s'agit...

MADAME MERCIER.

Il s'agit au fond d'un mariage ;
On veut te marier.

LAURENCE.

Moi?

MADAME MERCIER.

N'es-tu pas en âge?
Te voilà grande fille!

MERCIER.

Et je suis assuré
Qu'un mari...

LAURENCE.

Ne serait nullement de mon gré,
Mon cher oncle.

MERCIER.

Oh! je sais qu'un refus, d'ordinaire,
D'un entretien pareil est le préliminaire ;
Mais sautons à pieds joints par-dessus! — Tu disais
Que tu veux rester fille, et pourquoi?

LAURENCE.

Je ne sais!

MERCIER.

C'est ce qu'il faut savoir.

LAURENCE.

Le bonheur rend peureuse
Et je crains l'avenir, car me trouvant heureuse

Dans la paix où mon cœur sommeille, je prétends,
— Par prudence, — ne point la troubler de longtemps.

MERCIER.

Oh! ne t'y trompe pas! cette paix n'est qu'un leurre,
Les femmes sans maris vieillissent de bonne heure :
Laideur à la surface, envie et rage au fond,
Car le remords les prend, voilà ce qu'elles sont.
En vain leur corps vieillit, la sève est sous l'écorce,
Leur cœur de dix-huit ans bat toujours et les force
A quelque ridicule et vilaine action,
Qui de leur fol orgueil est la punition.
Crois-moi : — c'est un péché de vivre solitaire ;
Nos modernes rêveurs, cherchant le ciel sur terre,
N'ont rien trouvé, malgré leurs projets triomphants,
Qui vaille une maison toute pleine d'enfants!
N'as-tu jamais songé que tu peux mourir seule?
— Vis épouse loyale, et meurs auguste aïeule,
Et ton âme, en quittant ton corps, d'âge vaincu,
Joyeuse partira, joyeuse ayant vécu!

LAURENCE.

Oui, vous avez raison! — J'étais faite, peut-être,
Pour ce calme bonheur que je ne puis connaître;
Mais je me suis promis de ne donner jamais
Ma main qu'avec mon cœur et je me le promets!
J'ai cette ambition, sans doute trop altière,
De vouloir, me livrant âme et corps, tout entière,
Tout entière être aimée, et ce n'est point le cas,
Car je n'aime personne et l'on ne m'aime pas.

MERCIER.

Mais si quelqu'un t'aimait?

LAURENCE.

L'aimerais-je? problème!
Hélas! on n'aime pas parce que l'on vous aime!

MADAME MERCIER.

Eh! mon Dieu! faut-il tant tourner autour du pot!
Allons tout droit au but et disons le fin mot.
Monsieur Mercier prétend, — quant à moi, je l'ignore, —
Qu'Albert t'aime! — Voilà! — Vas-tu nous dire encore
Que tu veux rester fille?

LAURENCE.

Albert!

MADAME MERCIER.

C'est mon garçon,
Mais je puis affirmer qu'il est fait de façon
A ce que sans rougir on puisse en être éprise.

LAURENCE.

Albert!

MADAME MERCIER.

Oui, mon enfant. Je conçois ta surprise :
Tu n'as pas de fortune, — il en a pour vous deux,
Et si vous vous aimez, vous pouvez être heureux.
Tu vois que maintenant la chose est assez nette ;
Dis oui, dis non, mais parle à la bonne franquette!
Eh bien?

LAURENCE.

Vous l'exigez?

MERCIER.

Oui, parle à cœur ouvert.
Ne crains rien, mon enfant.

LAURENCE.

Je n'aime pas Albert!

MERCIER.

Comment! tu n'aimes pas?..

MADAME MERCIER.

C'est inimaginable!
Tu n'aimes pas mon fils! Voyons, c'est une fable
Que tu nous contes là! Parle plus franchement,
Nous sommes entre nous.

LAURENCE.

Je l'aime saintement...

MADAME MERCIER.

Ah! je le savais bien!

LAURENCE.

D'une amour fraternelle,
Et cette affection, complète et pure, est telle
Que je voudrais pouvoir, par un renoncement,
Lui prouver la grandeur de tout mon dévouement!
Je voudrais m'exalter dans un fier sacrifice!
Mais je prendrais plutôt la bure et le cilice,
J'attacherais le voile à mon front pâlissant,
Plutôt que de mentir à mon cœur impuissant!
Car cette parenté de l'âme, si profonde

Qu'il n'en existe pas une semblable au monde,
Qui fait que l'univers se trouve renfermé
Pour chaque cœur aimant dans l'autre cœur aimé,
Et qu'on souffre et qu'on rit, et qu'on meurt avec joie
Rien que pour un regard où notre âme se noie;
Ce sentiment étrange, impérieux et doux,
Dont le rêve, depuis le berceau, flotte en nous,
N'est pas en moi. — Mon cœur morne n'a rien qu'il aime,
Et comme ces enfants qui meurent sans baptême,
Dont l'âme habite loin de l'ombre et loin du jour,
La mienne est condamnée aux limbes de l'amour!

MADAME MERCIER.

En un mot, comme en dix, sans arrière-pensée,
Tu refuses mon fils?

(Laurence baisse la tête.)

J'en suis bouleversée!

LAURENCE.

Ma tante, pardonnez!..

MADAME MERCIER.

Quand on en trouvera
Des garçons mieux tournés, on te les enverra!
On en fera chercher jusqu'au fond de la Chine,
Et s'il en vient jamais qui, pliant leur échine,
Déposent à tes pieds leur cœur et leurs lingots,
Ils te plairont peut-être étant de vrais magots.
Exposer mon Albert, qui vaut dix fois mieux qu'elle,
Aux refus insolents de cette péronnelle!

(Elle sort. Laurence baisse la tête et pleure.)

MERCIER, lui prenant la main.

Elle est mère, Laurence, excuse son dépit;
Pour moi, je crois encor que tu n'as pas tout dit...

LAURENCE.

Mon cher oncle!...

(Se jetant à son cou.)

Ah! tenez, je suis bien malheureuse!

MERCIER.

On vient!.. Essuie au moins tes yeux gonflés, pleureuse!

SCÈNE XII.

LAURENCE, MERCIER, JACQUES, MOSCA, revenant bras dessus bras dessous par la gauche; ALBERT, derrière eux, occupé à cueillir des fleurs.

JACQUES, à Mosca.

Et Blanche d'Hérouville épouserait Albert?

MOSCA.

S'il le veut, j'en réponds! je suis assez expert
En ces matières-là.

JACQUES.

Quoi! malgré la naissance...

MOSCA, lui frappant sur l'épaule.

Un million s'épouse avec reconnaissance.

ALBERT, de loin.

Cousine, un beau bouquet de fleurs des champs!
(Le lui offrant.)
Tenez!

(A part.)

Je lui dois bien cela!

MERCIER, à part, après avoir suivi des yeux la physionomie de Laurence, dont le visage a pâli subitement.

L'aime-t-elle?

LAURENCE.

Donnez!..

(Elle porte le bouquet à son visage, pour y cacher ses larmes, et sort en prenant le bras de son oncle.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Mercier. — Trois mois après le deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, BIDART, qui a pris des airs élégants.

BIDART.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, cher,
Mes chaudrons, tant moqués, sont au-dessus du pair!
Vous les railliez jadis; malgré la raillerie
Je voyais l'avenir de la chaudronnerie!
— Je gagne à ce métier cent mille écus tout ronds.

JACQUES.

Présentez mes respects à messieurs les chaudrons!
Ils se conduisent bien et je les félicite,
Avec tous les Bidart, de cette réussite!

BIDART.

Pour un homme arrivé de province...

JACQUES.

Parbleu!
Voilà les gros sabots qui reviennent en jeu!
— Mais, chaudronnier maudit et sabotier du diable!
Vous me faites surgir une idée effroyable:
Pourquoi n'allez-vous pas de salons en salons
Avec vos gros sabots, tapant sur vos chaudrons?
Allons! décorez-vous, de nouvelle manière,
Pendez-les tout de suite à votre boutonnière;
Fondez le sabot d'or, puis, une bonne fois,
Jetez au diable vert vos escarpins de bois!

BIDART.

Bon! laissons ce sujet, puisqu'il vous importune.
Le meilleur en cela, c'est que je fais fortune!
— Je construis un hôtel et je fonde un journal.

JACQUES.

Le sabot d'or vaut mieux : c'est plus original!
— Je ne vous savais pas tant de littérature!

BIDART.

Bast! on a son journal comme on a sa voiture.
— On avait autrefois des marbres, des tableaux;
Mais aujourd'hui, mon cher, on fonde des journaux.

JACQUES.

Un parvenu jadis prenait une danseuse,
Le journal la remplace et c'est chose fâcheuse;
Car on ne lisait pas en ce temps, prose ou vers,
Tant de premiers sabots et de chaudrons divers!

BIDART.

Pour peu que vous vouliez entrer dans cette affaire...

JACQUES.

Vous vous moquez de moi; bon Dieu! qu'irai-je y faire?
Je mange, bois et dors, trois points fort importants,
Et ne vis le surplus que pour passer le temps.
— Vous, fondez des journaux, si cela vous amuse,
Posez-vous en Mécène, inventez une muse,
Annoncez un concours, avec un prix d'honneur,
Dont le sujet sera : *Stances sur la vapeur;*
Une *ode à Parmentier* ou *sur l'agriculture,*
Et, petit manteau bleu de la littérature,
Votre épitaphe un jour sera : « Ci-gît Bidart,
Grand artiste en chaudrons et chaudronnier en art!
Il sut justifier cette belle épitaphe,
Autant par son grand cœur — que par son orthographe. »

BIDART.

Morbleu! vous vous moquez toujours de moi! — Pourquoi?
Mercier n'est-il donc pas parvenu comme moi?
Que ne le raillez-vous? Pourquoi moi plus qu'un autre?

JACQUES.

Ah! malheureux Bidart, quelle erreur est la vôtre!
Mercier, parvenu? — Non! — C'est un homme arrivé.
Le parvenu, c'est vous! — Vos sabots l'ont prouvé.
(A part.)
Je gage qu'un beau soir, cet honnête imbécile
Fera jouer aussi son petit vaudeville.

(Paraissent Berthaud et Antoine. Grandes salutations de part et d'autre.)

BIDART, à Berthaud.

C'est vous! bonjour, mon cher; je m'en vais vous prier
De m'attendre, le temps d'écrire mon courrier.

(En sortant, à Jacques.)

Ce sont les rédacteurs de ma feuille future.

(Il sort avec Jacques.)

SCÈNE II.

ANTOINE, BERTHAUD.

BERTHAUD, continuant une conversation.

C'est un journal complet : — belles-lettres, peinture,
Bourse, chemins de fer, commerce, feuilletons;
Nous parlerons de tout, sur tout, dans tous les tons!

ANTOINE, se révoltant.

Mais ce n'est de pas de l'art!

BERTHAUD.

Non, c'est de la boutique!

ANTOINE.

Mais...

BERTHAUD.

Tu rédigeras la partie esthétique,
Les articles pâteux sur les mythes indous.
On paye, — et c'est le point capital, entre nous!

ANTOINE.

Eh bien, mon pauvre ami, là, vrai, ton talent baisse.

BERTHAUD.

Ce n'est pas mon avis quand je monte à la caisse!

ANTOINE.

Lorsque tu débutais...

BERTHAUD.

Je te trouve excellent!
On commence toujours par avoir du talent.

ANTOINE.

Lorsqu'on se sentait né pour devenir artiste...

BERTHAUD, montrant Bidart, qui entre.

Chut! le père aux écus...

ANTOINE.

C'est un métier fort triste!

SCÈNE III.

ANTOINE, BERTHAUD, BIDART.

BIDART, des lettres en main.

Excusez-moi, Messieurs, j'ai tant d'affaires!.. tant!..
Que je ne puis trouver le plus petit instant!
Des ordres à donner, des lettres à répondre,
Des projets à mûrir, voilà de quoi confondre
Dix esprits bien trempés! Enfin, je suis à vous.
(Montrant Antoine.)
Monsieur?..

BERTHAUD.

Monsieur Antoine... il travaille avec nous;
Un écrivain solide et de la bonne école!

BIDART, à Antoine.

Très-bien, — vous nous ferez la revue agricole?

ANTOINE, effarouché.

Moi! comment?..

BERTHAUD, bas, à Antoine.

Tais-toi donc!

ANTOINE, se révoltant.

Mais...

BIDART, à Antoine.

Je vous montrerai
Un travail que j'ai fait et que j'imprimerai;
Je le crois assez bon.

ANTOINE, bas, à Berthaud.

Cet être est ridicule!

BERTHAUD, à l'oreille d'Antoine.

Puisqu'il paye, imbécile!

ANTOINE, à Bidart.

Et Monsieur l'intitule?

BIDART.

Considérations sur le déboisement!

ANTOINE.

Je suis persuadé que ce sera charmant!

BIDART.

Oui, le sujet est neuf, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Oh! sans doute!

BIDART.

Mais nous pourrons causer de notre affaire en route;
J'ai donné rendez-vous à mon dessinateur.
Nous déjeunons ensemble, hein?

ANTOINE, s'inclinant.

Monsieur!

BERTHAUD.

De grand cœur.

BIDART.

Je vous expliquerai la nouvelle manière
Dont j'envisage aussi la question douanière.

ANTOINE, bas, à Berthaud.

Mais c'est un idiot!

BERTHAUD.

Mon cher, pardonne-lui,
Un parvenu d'hier!

ANTOINE.

Un cuistre d'aujourd'hui.

(Paraît Mercier lisant une lettre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, MERCIER, une lettre à la main.

BIDART.

Allons, Messieurs... allons!

MERCIER.

Laurence est à la messe
Et ma femme chez elle?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

MERCIER.

Qu'on ne laisse
Pénétrer que mon fils, excepté cependant
Une dame qui va venir dans un instant.

(Montrant Berthaud et Antoine qui sont sortis.)

Quels sont ces deux Messieurs?

LE DOMESTIQUE.

Je crois qu'ils doivent être

Des amis de monsieur Bidart.

MERCIER.

C'est bien. — Le maître,
Ici, c'est tout le monde, Albert, Jacques, Bidart,
Et si l'on m'y tolère encor c'est par égard.

(Sort le domestique.)

SCÈNE V.

MERCIER, seul.

(Ouvrant la lettre.)

« A deux heures. — Carmen. » — Bon ! —

(Il tire sa montre.)

Deux heures précises.
— C'est l'unique moyen d'arrêter les sottises
De mon fils. — Il convient d'effacer le passé,
Et lui-même à ce plan se trouve intéressé,
Puisqu'il doit épouser mademoiselle Blanche
D'Hérouville. — Il le faut ! — Ma nièce fut si franche !

SCÈNE VI.

ALBERT, MERCIER.

MERCIER, montrant une chaise à son fils.

— T'ai-je contrarié jamais dans tes désirs ?

ALBERT.

Nullement !

MERCIER.

Je subviens à tes menus plaisirs
En banquier plus qu'en père et te fais une rente
De trente mille francs, — c'est la somme apparente, —
Car ta mère te donne au moins autant que moi.
Te plains-tu de nous ?

ALBERT.

Non !

MERCIER.

Moi, je me plains de toi !
— Nous autres parvenus, quoique ce mot nous blesse,
Nous avons pour nos fils une étrange faiblesse !

Une fois enrichis nous dédaignons pour eux
Ce qui nous a fait seul riches ou glorieux,
Le travail. C'est ainsi qu'à la seconde race,
Notre nom, nouveau né, se délustre et s'efface ;
Qu'à la troisième il tombe au-dessous bien souvent
Du peu qu'il se trouvait un siècle auparavant.
Voilà pourquoi je veux, réparant ma folie,
Te tirer hors du cercle où ton esprit s'oublie.
Or, Blanche d'Hérouville, en ta position,
Offre une belle proie à ton ambition.
Son père est entouré d'une commune estime,
Ses parents sont puissants : il est donc légitime
Qu'il te protége et t'aide à conquérir un rang.
Si tu fais Blanche riche, elle te fera grand !
— Cependant, que fais-tu ?

ALBERT.

Que fais-je ?

MERCIER.

On te rencontre
Dans la société de personnes qu'on montre
Au bout du doigt. — Mon Dieu ! je sais qu'à vingt-cinq ans
On a le mal du cœur comme le mal de dents ;
C'est dans l'ordre, — et l'on peut avoir une maîtresse
En guise de hochet pour les dents de sagesse.
En ces occasions, un père homme d'esprit
Ouvre son coffre-fort, ferme les yeux et rit ;
Mais il faut que le fils se rende pardonnable.
Je ne serais plus bon, je deviendrais coupable,
Si je ne te disais que je suis affligé
De te voir, en public, bravant un préjugé
Dont la source est l'honneur et que chacun respecte,
Afficher au théâtre une fille suspecte,
Et risquer lâchement peut-être de briser
La femme qui te fait l'honneur de t'épouser !
— Je ne souffrirai pas d'aussi vilaines choses :
Tu rompras cet amour, ou bien, si tu ne l'oses,
Je fermerai ma caisse, et ton amour si beau
Séchera sans argent comme une fleur sans eau.

ALBERT, à part.

Filons doux, pour ne pas attiser sa colère.

(Haut.)
Mon père, je voudrais parler sans vous déplaire.
Laissez-moi cependant vous dire que mon tort
N'est pas si grand qu'il peut sembler de prime-abord.
Nous vivons presque ici dans une Thébaïde!

MERCIER.

Et pourquoi?

ALBERT.

De plaisirs votre maison est vide.
Vous ne recevez pas : jamais vous ne donnez
De fêtes ni de bals; à peine des dîners.
Le soir, à la clarté de la lampe discrète,
Ma mère brode avec Laurence en tête-à-tête.
Nous, nous jouons un whist; c'est un fort joli jeu
Que le whist, j'y consens, pourtant il manque un peu
D'émotion violente et je conçois qu'il flatte
Un quaker, un muet, un sourd, un diplomate;
Mais ses calmes attraits ne sont pas suffisants
A combler l'idéal d'un cœur de vingt-cinq ans.
Or donc, si vous aimez à vivre loin du monde,
Ai-je réellement mérité qu'on me gronde
Lorsque je cherche ailleurs, non sans quelque raison,
Les plaisirs de mon âge absents de la maison?

MERCIER.

Au lieu de t'acharner au plaisir sans relâche,
Ne peux-tu te vouer à quelque noble tâche?
Tu n'as jamais rêvé le vrai, le grand, le beau.
— Tu dis ma maison vide? enfant, c'est ton cerveau!
— L'or que j'ai ramassé suffit à ton courage!
C'est t'estimer bien peu : moi, quand j'avais ton âge,
Je travaillais, j'allais vers un but noble et grand...

ALBERT.

Vous, cela se conçoit; mais moi, c'est différent.
Vous ne comprenez pas le luxe que j'affiche,
Car vous, mon père, vous, vous n'êtes pas né riche!

MERCIER, lui touchant l'épaule.

Ah! fils de parvenu, je te reconnais bien!
Tu te crois quelque chose, et moi je n'étais rien.
(Riant.)
Oui, l'on est quelque chose avec une fortune,
Mais on n'est pas quelqu'un, — et ce qui m'importune,

C'est de ne pas pouvoir te léguer la fierté
D'un esprit sérieux et l'âpre volonté
Qui fait les hommes grands quand elle est au service
D'une ambition haute et non pas d'un caprice!
— Si je vous écoutais, mon frère et toi, j'aurais
Un vaste hôtel rempli d'un peuple de laquais!
Je donnerais par jour une grande soirée
Pour vous faire plaisir, et la tourbe dorée
Hanterait mes salons tout éblouissants d'or;
Car, tout serait doré pour mieux vous plaire encor,
Tout, escalier, plafond, grille, loge, concierge.
Aurais-je un hôtel? Non, mais une vaste auberge!
Car un hôtel peut être en ruines, vieux, laid,
Crevassé, lézardé; mais apprends, s'il te plaît,
Qu'un hôtel a besoin d'un nom dont on le nomme:
On dit l'hôtel *Rohan* et non l'hôtel *Prud'homme!*
Si tu veux un hôtel, fais un acte d'éclat;
Qu'un service rendu pour le bien de l'État
Aux yeux de tout le monde en ta faveur milite,
Avec autant de droit qu'on dit hôtel *Laffitte,*
Tu pourras, le passant d'un noble devancier,
T'écrier fièrement : Cocher, — hôtel *Mercier!*

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

La comtesse Carmen de La Châtaignerie!

MERCIER, à part.

Et de Mabille!

ALBERT, effrayé.

Mais...

MERCIER, le poussant dans un cabinet.

Entre là, je te prie.

SCÈNE VIII.

MERCIER, CARMEN.

CARMEN, saluant.

Monsieur!

MERCIER.

Mademoiselle!... En deux phrases, voici

Le motif important qui vous amène ici.
Mais daignez avant tout excuser ma démarche.

CARMEN, à part.

Il a l'air bon enfant, ce brave patriarche.

MERCIER.

Mon fils...

CARMEN, riant.

Oui, vient chez moi, — ce qui vous déplaît fort,
C'est cela, n'est-ce pas?.. J'ai deviné.

MERCIER.

D'accord.

CARMEN.

Sans indiscrétion, est-ce qu'il se marie?
— Oh! je comprends alors que je vous contrarie.

MERCIER.

Il vous aime...

CARMEN.

Allons donc! n'en pensez pas un mot;
S'il le dit, c'est un fat, s'il le croit, c'est un sot;
Fussé-je laide, horrible et vieille comme Hérode,
Qu'il prétendrait m'aimer si j'étais à la mode!
Or, je suis à la mode et je lui fais honneur!
Son orgueil est en jeu, mais ce n'est pas son cœur,
Rassurez-vous. — Je sais qu'il faut que la maîtresse
Cède devant la femme et cela ne me blesse
En aucune façon; je puis au premier jour
Le quitter sans regret, l'ayant pris sans amour.

MERCIER.

Comme cette rupture est peut-être un peu prompte...

CARMEN.

Vous m'offrez de l'argent, — puisque vous avez honte!

MERCIER.

Si trente mille francs...

CARMEN.

Vous plaisantez!

MERCIER.

Non pas.

CARMEN.

Si fait! — Vous avez vu *la Dame aux camélias?*
La scène est déjà faite, elle devient vulgaire,
Et d'ailleurs je ne suis nullement poitrinaire.

Reprenez votre fils, car en le délaissant
Je ne perds rien du tout, j'en retrouverai cent
Qui viendront se brûler au feu de ma prunelle.
De ces petits messieurs, la race est éternelle,
Ainsi que la sottise et que la vanité.
— C'est notre capital que leur stupidité!
Croyez-moi, cher Monsieur, tous ces petits bonshommes,
Prodigues de sottise et de cœurs économes,
De la même façon vêtus, gantés, rasés,
Également vernis, également frisés,
Diffèrent seulement par l'extrait de baptême:
Le flacon peut changer, la piquette est la même!

MERCIER.

Permettez... Il convient...

CARMEN.

Je comprends votre ennui.
Albert m'est étranger à dater d'aujourd'hui.
Je n'accepterai rien, car votre fils, en somme,
S'est conduit avec moi comme un vrai gentilhomme,
Et je me souviendrai de son amour réel
Ou faux, tant que vivra mon coupé bleu de ciel;
Moi, je suis riche, car ma fortune est certaine,
Puisque je la bâtis sur la bêtise humaine!

MERCIER.

Pourtant, Mademoiselle...

CARMEN.

Affectez cet argent
A quelque emploi plus noble et plus intelligent.
Il existe à Paris beaucoup de jeunes filles
Aussi belles que moi qui portent des guenilles;
Plus d'une aussi, parmi celles dont la beauté
Rayonne dans le luxe, a parfois regretté,
A l'heure où le chagrin permet qu'on se souvienne,
Sa jeunesse honorée et ses robes d'indienne.
Eh bien! faites-moi faire une bonne action :
Dotez quelque humble fille à mon intention.
— Une bonne action, c'est un luxe assez rare;
J'aime le luxe! — et vous, vous n'êtes point avare.

MERCIER.

Alors il sera fait comme vous avez dit.

CARMEN.

Merci, Monsieur, merci, bonjour!... — Adieu, petit!

(Albert paraît.)

SCÈNE IX.

ALBERT, MERCIER.

ALBERT.

Adieu, petit!... — Petit!.. — l'insolente!... — Et mon père
Qui s'avise à présent de faire une rosière !

MERCIER.

Et maintenant, Monsieur, que j'aie ou non raison,
Je ne changerai rien au train de ma maison.
Cherchez où vous voudrez des plaisirs et des fêtes,
Et quelque autre que moi pour acquitter vos dettes;
Car je ne prétends pas ainsi, tous les huit jours,
Pour trente mille francs, liquider vos amours!
Vous entendez?.. — J'ai dit.

(Il rentre à gauche.)

SCÈNE X.

ALBERT, seul.

Il l'a dit!... — A merveille!
Et cet affreux Dupuis?... C'est aujourd'hui la veille
De l'échéance. — Il faut le payer. — Si Mosca
Ne l'a pas attendri, comment sortir de là?
Je suis désespéré, perdu; quel parti prendre?
Je n'ai plus qu'à trouver la corde pour me pendre,
A moins d'aller au club passer une heure ou deux.
Peut-être des amis... — Hum! c'est très-hasardeux!
— Ou bien à leur défaut les chances d'une banque?...
— Je risque de trouver la corde qui me manque!

SCÈNE XI.

ALBERT, MOSCA.

ALBERT.

Avez-vous vu Dupuis?

MOSCA.

Je dois le voir ce soir.

ALBERT.

Surtout n'y manquez pas, c'est là mon seul espoir.

MOSCA.

Et le père?

ALBERT.

Oui, j'ai fait une belle campagne!
Il a rasé tout net mes châteaux en Espagne :
Il se fâche sans rien savoir; quand il saura,
Alors, que fera-t-il?

MOSCA.

Eh! mon cher, il paîra!
Tant de rigueur au fond me paraît incroyable
Quand vous vous mariez.

ALBERT.

Je me marie. — Hum! diable!
Mademoiselle Blanche est certe une beauté,
Mais je ne l'aime pas du tout, en vérité!

MOSCA.

Aimer sa femme, cher, est une maladresse;
On n'aime pas sa femme, on aime sa maîtresse!

ALBERT.

Et l'axiome étant un jour surenchéri,
La femme aime l'amant et non pas le mari!

MOSCA.

Eh! mon cher, tout le monde est... ce qu'on sait, en herbe.

ALBERT.

En herbe, si l'on veut... très-bien! mais l'être en gerbe!

MOSCA.

J'entre chez votre père; allez à Tortoni,
Je vous y rejoindrai lorsque j'aurai fini
De causer avec lui...

ALBERT.

De quoi?

MOSCA.

Du mariage
Qui vous déplaît si fort. — Allez, et bon courage!
— Nous dompterons Dupuis!

(Albert sort.)

SCÈNE XII.

MOSCA, seul.

Dupuis n'entendra rien,
Il voudra son argent. — S'il fait du bruit, très-bien!
J'aurai soin que Laurence apprenne l'inconduite
Du cousin, ses amours, et qui sait? dans la suite...
Qu'elle l'aime à présent, ou guères, ou beaucoup,
Peut-être elle pourra m'aimer par contre-coup.

SCÈNE XIII.

MOSCA, DUPUIS.

MOSCA.

Tiens! Dupuis. — Vous, ici?

DUPUIS.

Je viens pour l'échéance
Du billet...

MOSCA.

D'Albert?.. Diable! — il n'a pas eu de chance
Au jeu, le mois dernier.

DUPUIS.

Elle tombe demain,
L'échéance!

MOSCA.

Il voudrait...

DUPUIS.

Je connais le refrain!
Il veut renouveler, car, selon la coutume,
Il n'a pas plus d'argent qu'un saumon n'a de plume.
— Dites-lui qu'il n'est point besoin de s'effrayer,
J'irai trouver *papa* s'il ne peut me payer.

MOSCA.

— Trouver monsieur Mercier! Que le diable m'emporte
S'il ne vous fait jeter par ses gens à la porte!
Vous ferez beaucoup mieux d'agir différemment.

DUPUIS.

Vous avez raison!

MOSCA.

Oui.

DUPUIS.

J'irai trouver *maman!*

MOSCA.

Qui ne vous paira pas davantage.

DUPUIS.

Chimères!
Je sais mon cœur humain par cœur; — celui des mères
A toujours, dans un coin, à l'heure de payer,
Un capital d'amour que l'on peut monnayer!

MOSCA.

Soixante mille francs! — ce serait un esclandre
Épouvantable!

DUPUIS.

Bah! trois larmes à répandre!
Je me charge de tout; que l'enfant reste coi,
J'agirai.

MOSCA.

Ce n'est pas admissible!

DUPUIS.

Et pourquoi?
Que voulez-vous y faire? il faut pourtant qu'il paie.
Il n'est si bon papier qui vaille la monnaie!
D'ailleurs j'en ai besoin : j'ai promis de prêter
La somme à Verneret. — Je ferai protester
Son billet, lequel est une lettre de change,
Passe-port pour Clichy, lieu calme où tout s'arrange;
Car pour ce lieu charmant, lorsqu'on le saisira,
Je suis payé s'il chante, et s'il pleure on paira!
Or, comme j'aurai soin que cela s'ébruite,
De crainte de scandale, on paira tout de suite!

MOSCA.

Diantre! vous raisonnez comme Barème.

DUPUIS.

Mieux!
Dans Barème, un plus un, font tout bêtement deux.
Dans mon arithmétique, un peu plus large, on trouve
Qu'un plus un font parfois quarante, — et je le prouve,
Laissez-moi faire.

MOSCA.

Mais...

DUPUIS.

Mais enfin, entre nous,
Que vous importe Albert? de quoi vous mêlez-vous?
Vous voulez épouser sa cousine? A merveille!
Tout va bien. Cependant...

MOSCA.

Quoi donc?

DUPUIS.

Et la corbeille,
Avec quoi l'acheter, dites? Votre fierté
Rougirait à l'aveu de votre pauvreté.
Vous venez trouver, qui? moi! Je répondrai : Qu'est-ce?
Vous voulez de l'argent? Bien! passez à ma caisse.
Je vous prêterai quoi? — Soixante mille francs!
Les mêmes, encor chauds, que je donne et reprends,
Et qui, d'Albert à vous, faisant une navette,
Avec le Verneret rendent en somme nette
Cent mille francs tout ronds; car,—comptez sur vos doigts, —
Albert, Verneret, vous, ils serviront trois fois!

MOSCA.

Tiens! ce raisonnement n'est pas si ridicule!

DUPUIS.

C'est votre avis, cher comte, alors point de scrupule;
Moi, j'irai, s'il le faut, jusqu'au papier timbré!
Ainsi, dites-lui bien que demain j'agirai.

MOSCA.

Mon cher, vous parlez d'or! Entre nous, le jeune homme
Ne me plaît nullement, monsieur Mercier m'assomme;
Pour le nommé Bidart je n'ai que du mépris,
Et Jacques n'est pour moi qu'un vieux fou dont je ris!
Ces parvenus du jour, tenez, je les déteste!
C'est une épidémie, une lèpre, une peste,
Un choléra-morbus; il pleut des parvenus,
Il en pousse, il en sort on ne sait d'où venus!
Tel qui traînait hier ses bottes éculées,
Fait reluire au soleil dix fortunes volées.
Et cet autre, courtier d'assurances, courtier
Militaire, et qui fut aussi banqueroutier,
Héros du trois pour cent, parle haut, tranche en maître,

Possède vingt laquais, — et mérite de l'être!
Celui-là, qu'on savait coutumier de l'affront,
Et de qui le chapeau s'est vissé sur le front,
Vivait de l'écarté! — Grâce à l'agiotage,
Sa petite personne est presque un personnage.
Un coup de bourse a fait, de ces pleutres fieffés,
Des cuistres radieux, d'impudence coiffés.
C'est lugubre et honteux! c'est triste, tant c'est drôle,
De voir se pavaner ces pieds-plats dans leur rôle;
Mais j'espère qu'un jour, du haut de mon dédain,
Je mépriserai ceux dont je serre la main!

(Il serre la main de Dupuis.)

DUPUIS.

Merci! — Je suis pressé, je soupe chez Adèle.
Je l'ai vue au ballet et je suis content d'elle;
Je la protége...

MOSCA.

Bah!

DUPUIS.

Ainsi, tout réfléchi,
Qu'Albert soit en mesure, ou sans cela... Clichy!

(Laurence est entrée sur ces deux derniers vers avec un livre de messe à la main.)

SCÈNE XIV.

MOSCA, LAURENCE.

LAURENCE.

Albert! Clichy! — Monsieur, un danger le menace!

MOSCA.

Quelque chose approchant.

LAURENCE.

Parlez, Monsieur, de grâce!

MOSCA, à part.

Très-bien! à son amour portons le dernier coup.
(Haut.)
— C'est que je n'ose pas! Vous y tenez beaucoup?..
Albert est amoureux d'une certaine brune
Dont les petites dents croquent une fortune
Comme une praline. Or, pour cet ange déchu,

Albert s'est mis aux mains d'un usurier crochu
Qui dans ses griffes tient une lettre de change.
La lettre échoit demain. — Tout à l'heure, en échange,
J'ai proposé moi-même un renouvellement ;
Mais l'homme est intraitable et veut absolument
Que son argent lui soit remboursé dès l'aurore,
Il n'accordera pas une heure, — et pis encore,
Si l'argent n'est pas prêt, il veut faire du bruit
Et déposer sa lettre au greffe avant la nuit.

LAURENCE.

Mais cet homme est un monstre!

MOSCA.

Un vrai monstre, sans doute,
Et s'il agit ainsi, c'est parce qu'il redoute
Que le père d'Albert réduise sans pitié,
— Ce qu'il mérite bien, — la dette de moitié.
— Devant les tribunaux Albert serait coupable.
Dupuis ignore au fond que le père est capable,
Pour punir l'étourneau d'un acte irréfléchi,
De le laisser trois ans méditer à Clichy.

LAURENCE.

En prison! — Le fait est que mon oncle est sévère!

MOSCA.

Et qu'on trouve toujours la lie au fond du verre!
C'est à ce résultat que mène en général
La débauche, le jeu, le...

(A part.)

Devenons moral!

LAURENCE.

Et la dette se monte?

MOSCA.

Oh! — le chiffre est énorme!
Soixante mille francs et, la lettre est de forme
Inattaquable! — Il faut payer sans marchander,
— Ce serait un grand tort que de vouloir plaider.

LAURENCE.

Cela ne se peut pas! Cet usurier se nomme?

MOSCA.

Dupuis, — je crois!

LAURENCE.

Dupuis!

MOSCA.

C'est le nom de cet homme!

(A part.)

Pour aimer le cousin, son cœur a trop souffert!
Et la certaine brune a bien fait.

LAURENCE, à part.

Pauvre Albert!

MOSCA.

Adieu, Mademoiselle!

(A part.)

Elle en est toute blême!

(Il sort.)

SCÈNE XV.

LAURENCE, seule.

Pour une femme!.. — Eh bien! que m'importe qu'il l'aime!
Je l'aime, voilà tout!.. — Discuter sa pitié
Quand l'heure vient d'agir, c'est n'aimer qu'à moitié.
Quoiqu'il n'ait pas su voir les trésors que renferme
Ce cœur à peine ouvert qui déjà se referme,
Je veux sauver Albert. Il le faut, je le puis.
Cet usurier se nomme?... Ah! Dupuis; — oui, Dupuis!

(Elle s'approche de la table et écrit.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Petit salon attenant à la chambre de Laurence.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE FEMME DE CHAMBRE, LAURENCE, en négligé matinal.

LAURENCE, à la femme de chambre.

Enghien n'est qu'à deux pas de Paris; le voyage
N'est que d'une heure à peine et je reprends courage.

ALICE.

Il m'a dit qu'il viendrait au château sûrement.

LAURENCE.

Tu le feras passer par mon appartement,
Car je tiens, avant tout, à ce que nul ne sache...

ALICE.

Il suffit... j'ai compris.

LAURENCE.

Alice, je me cache,
Tu le vois; cependant, mon triste rendez-vous
N'est pas d'une nature à faire des jaloux.
Mon oncle est revenu de Paris?

ALICE.

Tout à l'heure.

LAURENCE.

Je l'attends, laisse-moi.

ALICE.

Chaque nuit, elle pleure.
Pauvre fille!

(Elle sort.)

LAURENCE.

Pourvu que mon oncle, aujourd'hui,
Ait pu réaliser cet argent! — Ah! c'est lui!

SCÈNE II.

LAURENCE, MERCIER.

MERCIER.

Tes ordres sont remplis, j'ai là tes fonds. — La chance
Fut pour toi très-galante en cette circonstance.
Un de mes vieux amis qui m'écrit de Bordeaux,
Me charge d'acheter de la rente à son taux.
Je viens de lui céder, à titre de service,
Tes coupons et tu fais un joli bénéfice,
Presque sans y songer. — Voici pour le moment.
Mais il faut, pour tes fonds un autre placement.
Dis-moi, ma chère enfant, ce qu'il faut que j'en fasse?
Sur quel chemin de fer veux-tu que je les place?
L'Orléans a monté, le Nord donne un beau gain,
Le Grand-Central suivra.

LAURENCE.

Placez-les dans ma main.

MERCIER, étonné.

Si tu l'exiges, soit; mais qu'en prétends-tu faire?

LAURENCE.

Une bonne action!

MERCIER.

C'est une bonne affaire
Que la raison conseille en ta position,
Et non, ma chère enfant, une bon action!
— Tu me vois désolé d'avoir à contredire
Aux nobles mouvements que ton bon cœur t'inspire!
C'est le devoir du riche, — et c'est malheur à lui,
Quand ce n'est son plaisir — que d'obliger autrui :
Je puis mettre et je mets ce précepte en pratique ;
Pourtant, le cas n'est point tout à fait identique.
— Ton père, pour avoir t'a laissé seulement
Cinquante mille francs, lesquels, en ce moment,
Ne forment qu'un total de soixante-trois mille,
Car je fus très-prudent, si je ne fus habile.

LAURENCE.

C'est trop, il ne m'en faut que soixante.

MERCIER.

Combien?

LAURENCE.

Rien que soixante.

MERCIER.

Alors, dilapide ton bien!
Tu le peux si tu veux, car te voilà majeure.

LAURENCE.

De toutes les raisons... ce n'est pas la meilleure.

MERCIER.

Parle! on n'accomplit pas de pareils dévouements
Pour tout le monde!

LAURENCE, à part.

O Dieu! pardonnez si je mens!

MERCIER.

Dis-moi donc la raison qui dicte ta conduite!

LAURENCE.

Ne m'interrogez pas... vous saurez par la suite
Ce qui me fait agir, c'est le secret d'autrui!
Une amie imprudente a besoin d'un appui;
Quoiqu'elle soit coupable, elle est digne d'estime,
Et je veux la sauver : faiblesse n'est pas crime!
D'ailleurs, c'est un devoir d'aider au repentir.
(A part.)
Quand je pense qu'on fait un métier de mentir!

MERCIER.

Ta pitié, dans ce cas, me semble exagérée.

LAURENCE.

Dieu ramène au bercail la brebis égarée.

MERCIER.

C'est pousser à l'extrême un sentiment si beau,
Que risquer d'empester pour une le troupeau.

LAURENCE.

Et vous, père, songez que pour une équipée,
Une famille entière est quelquefois frappée.

MERCIER.

Quand le comte de Horn, le cousin du régent,
Se fut déshonoré par appétit d'argent,
Il fit à son parent une demande en grâce,
Suppliant d'Orléans, pour l'honneur de sa race,
De ne point exposer quelqu'un du sang des rois

A tomber en public sous la hache des lois.
Le régent, qui pourtant fut assez bénévole,
Fit répondre au voleur cette fière parole :
Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer!
Et moi, si notre Albert devait déshonorer
Mon nom de plébéien, sans que nul m'y contraigne,
Ainsi que le régent, je dirais : Qu'on me saigne

LAURENCE, à part.

J'ai bien fait de mentir!

MERCIER.

C'est l'éducation,
Quand l'honneur est en jeu, qui règle l'action.
La chute d'un lourdaud est presque naturelle
Où le faux pas d'un autre est chose criminelle !
Passons. — Pour le moment, tout ce que je comprends,
C'est que tu vas donner soixante mille francs,
Et que c'est ta fortune.

LAURENCE.

Il m'en reste trois mille,
Et c'est plus qu'il n'en faut pour ma vie inutile;
Car si trois mille francs pour le monde sont peu,
C'est la dot qui convient aux épouses de Dieu.

MERCIER.

Voudras-tu m'expliquer ce que cela veut dire ?
Pourquoi, diantre! rêver les palmes du martyre?
Ton cœur a-t-il cessé d'être loyal et pur ?
De quoi te repens-tu ? Pourquoi le cloître obscur?
Madeleine au désert, Louise aux Carmélites
Se comprennent, mais toi ! — Les belles cénobites
Exhalaient les soupirs de leurs âmes de feu,
L'une à son Dieu fait homme et l'autre au roi fait dieu.
Mais toi, quel noir chagrin dévore ta jeunesse ?
Pourquoi pencher déjà ton front lourd de tristesse,
Et vouloir, comme font les pécheurs pénitents,
Ensevelir ton corps et ton cœur de vingt ans ?
Quel est donc ce secret qui fait pâlir ta joue ?

LAURENCE.

Vous le saurez plus tard, mon oncle.

MERCIER.

Je t'avoue
Que je doute très-fort de ton petit roman.

Donc, je garde tes fonds.

LAURENCE.

Quoi!

MERCIER.

Positivement.

LAURENCE.

Mais...

MERCIER.

Je t'ai démontré jusques à l'évidence
Que tu ne pouvais pas faire cette imprudence.

LAURENCE.

Mon oncle, j'ai promis!..

MERCIER.

Ma nièce, j'ai juré
De te servir de père, et je t'en servirai.

LAURENCE.

Pourtant...

MERCIER.

A ton désir, s'il se fait que je cède,
Je ne te remettrai tes fonds que je possède,
M'attribuant un droit tout à fait paternel,
Que dans le cas précis d'un ordre très-formel.

LAURENCE.

Je ne commande pas, mon cher oncle, je prie.

MERCIER.

Et je ne consens pas à cette étourderie!

LAURENCE.

Par grâce!

MERCIER.

Je refuse.

LAURENCE, suppliante.

Accédez à mes vœux!

MERCIER.

Non!

LAURENCE, après beaucoup d'hésitation.

Alors, donnez-moi mon argent... je le veux!

MERCIER, tirant un paquet qu'il met sur la table.

A ton aise!... — Voici tes comptes de tutelle,
Regarde si je fus un tuteur infidèle.

LAURENCE.

Oh! mon oncle!

MERCIER.

Regarde!

LAURENCE.

A quoi bon tout ceci?
C'est inutile.

MERCIER.

Non, car je le veux aussi.

LAURENCE, faisant semblant de parcourir les papiers.

Ah! vous êtes cruel, — trop cruel, — je vous jure,
Car vous me rappelez d'une façon bien dure
Que l'orpheline pauvre a, dans votre château,
Retrouvé sa famille endormie au tombeau.
— Allez, je m'en souviens, car malgré l'apparence...

MERCIER, lui désignant du doigt une place sur les papiers.

Écris au-dessous, — là : — Compte approuvé. Laurence.

LAURENCE, signant.

Laurence.

MERCIER, lui donnant un portefeuille.

Donne-moi ta quittance. — Voilà
Tes fonds. C'est bien.

(Lisant.)

Reçu... — Non, ce n'est pas cela,
Ajoute encore — ici : — Pour solde de tout compte...

LAURENCE.

Vous me faites monter le rouge de la honte
Au visage, mon oncle.

(Lui rendant le papier.)

Est-ce tout?

MERCIER, pliant le papier.

Je me mets
En règle, ma pupille. Est-ce qu'on sait jamais
Ce qui peut arriver? — Quand on fait des affaires,
Ma nièce, on doit viser à les rendre très-claires.

LAURENCE, fléchissant le genou.

Pardonnez-moi, mon oncle...

MERCIER.

Et maintenant, adieu!

LAURENCE, en larmes.

Il ne voudra jamais me pardonner! — Mon Dieu!

MERCIER, sur le seuil.

Comment pourrais-je croire à son ingratitude?
Sa douleur est sincère. Ah! j'ai la certitude,
Quel que soit le secret en elle renfermé,
Que dans son cœur loyal rien d'impur n'a germé.
(Il revient.)
Laurence! — mon enfant! viens. — L'épreuve est passée;
Il ne m'appartient pas de forcer ta pensée;
Je ne veux rien savoir. — Accomplis librement,
Quel qu'il soit, ton caprice — ou bien ton dévouement.
Mon amitié pour toi sera toujours profonde,
Et je te marierai, car je te dois au monde;
Depuis déjà longtemps je m'en suis fait la loi
Et ta dot, j'en réponds, sera digne de toi.

LAURENCE.

Mais...

MERCIER.

Toutes tes raisons sont comme des ivraies
Dans un beau champ de blé; les vocations vraies
Ne poussent pas au cœur, pour un moment d'ennui,
Comme des champignons dans le temps d'une nuit.

LAURENCE.

Mais...

MERCIER.

Plus de mais et prends le temps que tu veux prendre,
Pourvu que, de ta main, tu me donnes un gendre,
Car te voilà ma fille, et je veux, tôt ou tard,
Qu'on écoute son père une fois par hasard;
Ni ta tante ni moi ne te tenons rancune
De tes refus passés; choisis sans crainte aucune;
Quel que soit le mari qui te plaise, il nous plaît;
Seulement, montre-nous de quelle taille il est.

LAURENCE.

C'est que je n'en connais ni l'air, ni la tournure;
J'ignore tout, son nom, son âge, sa figure,
Et je crois que celui que Dieu m'a destiné
Serait sur tous les points parfait, — s'il était né.

MERCIER.

Il n'en faut pas parler avec irrévérence.
Va! la barbe en un jour lui poussera, Laurence.
Cependant, nous allons discuter aujourd'hui

Le contrat de mon fils en attendant celui
De ma fille, et je veux, par caprice de père,
Que la sœur soit présente au contrat de son frère.
(A part.)
Et pendant ce temps-là, peut-être à ses pâleurs
Pourrai-je deviner le secret de ses pleurs;
Car je ne sais pourquoi, malgré sa retenue,
Je sens que mon idée ancienne est revenue.

LAURENCE.

Je vous obéirai.

MERCIER.

N'y manque pas surtout.
(Mercier sort.)

SCÈNE III.

LAURENCE, ALICE.

LAURENCE,

Allons, je subirai l'épreuve jusqu'au bout.
La résignation convient au sacrifice.
Cet homme ne vient pas!
(Elle sonne.)
Quelle heure est-il, Alice?

ALICE.

Quatre heures. Faudra-t-il vous coiffer?

LAURENCE.

Non, merci,

ALICE.

Quelle robe choisir?

LAURENCE,

Je garde celle-ci,
— Cet homme, n'est-ce pas, t'a donné sa parole?

ALICE.

Oui... — Vous souffrez?

LAURENCE.

Moi?... non.

ALICE.

Si fait!

LAURENCE.

Non... es-tu folle!
Je suis gaie.

SCÈNE IV.

LAURENCE, seule.

A quoi bon maintenant, pour quels yeux
Me parer? C'est le deuil qui me convient le mieux.
Que me fait la toilette et quel besoin en ai-je,
Puisque je n'aurai pas cette robe de neige
Que dans mes songes d'or j'ai vue à mon chevet,
Et qu'une fois au monde une fille revêt!
Je puis toujours porter la robe de la veille.
— Je ne trouverai pas au fond de la corbeille
Le voile aux plis flottants, l'anneau du bien-aimé!
A mon front soucieux, par l'ennui comprimé,
On n'attachera pas la couronne des vierges,
Et dans ma blanche robe, à la pâleur des cierges,
Pâle, je n'irai point avec mon missel blanc,
De la nef à l'autel, marchant d'un pas tremblant.
Jamais, jamais pour moi, les orgues magistrales
N'ébranleront l'écho des vieilles cathédrales,
Les parfums de l'encens ne monteront aux cieux;
Jamais la cloche sainte, aux tintements joyeux,
N'enverra dans le vent ses carillons de fête;
Et c'est pourquoi, Seigneur, j'irai courbant la tête,
Vierge-veuve, pleurant sur mon adversité
Comme pleura jadis la fille de Jephté!
— On vient... — c'est l'usurier...

ALICE, introduisant Dupuis.

Entrez...

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LAURENCE, DUPUIS, entrant par la porte de droite.

DUPUIS, saluant.

Mademoiselle!...

LAURENCE.

Monsieur Dupuis?

DUPUIS.

C'est moi.

LAURENCE.

Comptez!

(Elle lui tend une liasse de billets.)

DUPUIS, à part.

Comment! c'est elle
Qui solde!.. C'est nouveau, le brave petit cœur!
J'en suis presque touché, ma parole d'honneur!
(Haut.)
Trois mille francs de trop.

(Il lui donne le reçu. — Il va pour sortir, Laurence le retient.)

Merci!

LAURENCE, à mi-voix.

Deux mots encore?

DUPUIS.

A vos ordres.

LAURENCE.

Il faut que tout le monde ignore
Que c'est moi...

DUPUIS.

J'ai compris...

LAURENCE, insistant.

Tout le monde!

DUPUIS.

Jusqu'à?..

LAURENCE, vivement.

Surtout!

DUPUIS.

Je lui dirai que c'est...

LAURENCE.

Monsieur Mosca.

DUPUIS.

Qui paye?.. et vous croyez?.. mais c'est invraisemblable!

LAURENCE.

Pourquoi? c'est son ami.

DUPUIS.

C'est lui le seul coupable.

LAURENCE.

Comment?

DUPUIS.

Monsieur le comte est un de mes clients.

— Quand un jeune homme riche à bout d'expédients
Ne sait plus où donner de la tête, — le comte
Daigne me l'amener, — et toucher son escompte.

LAURENCE.

Quoi! ce lâche métier...

DUPUIS.

Le comte est de ce bois
Flexible, quoique fort, dont on fait les Dubois.
Sans les nécessités de son état précaire,
Il serait Machiavel : il est Robert Macaire,
Moins le costume ignoble et le ton faubourien.
Pour parvenir très-haut, que lui faut-il? un rien!
Et cependant ce rien est une chose énorme,
Car lorsque l'argent manque, attendez-moi sous l'orme!
Il a le nom, l'esprit, — et ce n'est, au total,
Qu'un grand homme avorté, faute de piédestal!
— Ce renard, quelque jour, pourrait vous tendre un piége.
Et je vous ai tout dit, car c'est le privilége
De la noblesse d'âme unie à la beauté,
De faire qu'on lui parle avec sincérité!
(A part.)
Son procédé vaut bien ce conseil salutaire.
(Haut.)
Et maintenant, croyez que je saurai me taire;
Ou, — quand vous le voudrez, — parler à votre gré,
Ma parole en ce cas vaut... mon papier timbré.

LAURENCE.

Dites toujours que c'est...

(Elle le conduit à la petite porte.)

DUPUIS.

Mosca? soyez tranquille!..
(S'inclinant.)

LAURENCE.

Allons!..
(Elle met les billets sous enveloppe.)

SCÈNE VI.

MOSCA, LAURENCE.

MOSCA.

Je sors de chez le marquis d'Hérouville,
J'apporte le contrat!

LAURENCE.

Mon oncle vous attend,
Je vais vous l'envoyer.

MOSCA.

Oh! rien ne presse tant...
Demeurez, je vous prie.

LAURENCE.

Il viendra tout de suite.

MOSCA.

Restez.

LAURENCE, sèchement.

Bonjour, Monsieur!

SCÈNE VII.

MOSCA, seul.

Oh! peste! quelle fuite!
— En parlant du contrat, moi, j'ai manqué de flair;
Ce mariage-là lui déplaît, c'est trop clair.
Elle aime son cousin, la petite est jalouse!
Qu'elle l'aime, après tout, pourvu que je l'épouse!
(S'asseyant.)
— Ah! — mes nobles aïeux! fiers émigrés du Rhin,
Comme j'ai de moi-même un mépris souverain!
Au lieu d'aller rêver au pays des ballades,
Où vous assaisonniez de si bonnes salades,
Que n'êtes-vous restés sur la brèche, debout,
Fermes, l'épée au poing, défendant jusqu'au bout
Vos titres, votre rang, vos droits, vos priviléges,
Dont se sont emparés les cuistres des colléges!
Peut-être qu'en un jour vous eussiez reconquis
Les droits de vos enfants, par vos pères acquis,
Et je n'en serais pas réduit à ce mécompte,
Moi, qui suis accablé sous mon titre de comte,
Forcé par mon nom même à mon oisiveté,
A vivre de hasard et dans la pauvreté!
Je suis né pour remplir quelque destin plus large,
Et non pas pour jouer ce rôle qui me charge,
Et battre le pavé du matin jusqu'au soir,
En quête d'une dot qui refuse de choir!

Car c'est un sang hautain qui coule en moi. — Ma joue
A pâli bien souvent du rôle que je joue,
Et quand la nuit, en proie à l'exaltation,
Je voyage, au galop de mon ambition,
A travers les splendeurs où le désir m'emporte,
Je sens dans ma poitrine une âme libre et forte
Qui m'élève au niveau des hommes les plus grands...
Et je suis leur égal, puisque je les comprends!

SCÈNE VIII.

MOSCA, ALBERT.

ALBERT, entrant, tout joyeux.

Mon cher, que je vous dise une bonne nouvelle!

MOSCA.

Carmen vous aimerait?

ALBERT.

Vous me la baillez belle;
Je n'y songe pas plus qu'à mon cigare éteint!
D'abord, je me marie.

MOSCA.

Ah!

ALBERT.

Le fait est certain.
Dans des félicités sans nombre je me noie.
Enfin, mon cher ami, je suis navré... de joie.
Je voudrais qu'un malheur m'arrivât par hasard,
Vrai! — je suis trop heureux!

MOSCA.

Ne vous pressez pas! car
L'heure arrive toujours où le malheur éclate.
— Un tyran de Samos, appelé Polycrate,
Se trouvant affligé d'un bonheur sans égal,
Fit sacrifice aux flots de son anneau royal;
Il voulait se passer ainsi la fantaisie
D'un malheur; mais les dieux, remplis de jalousie
En voyant un mortel comblé de tant de biens,
Lui jouèrent un tour : — les bons Olympiens
A le combler encor se montrèrent plus âpres :
Il retrouva l'anneau dans un sterlet aux câpres.

— Mais, ajoute l'histoire, au bout de quelques mois,
Le tyran fortuné fut pris et mis en croix!

ALBERT.

Donc, si je m'avisais de jeter à la Seine
Tous les vieux billets doux que j'ai là par douzaine...

MOSCA.

Vous pourriez retrouver, en train de festoyer,
Dans une carpe au bleu des cartes à payer!

ALBERT.

Oh! oh! — Mais en ce cas je ne puis me soustraire
A quelque affreux malheur! Moi, je trouve au contraire,
Pour servir de pendant à ce que vous contez,
Sans rien payer du tout, mes billets acquittés.

MOSCA.

Bah!

ALBERT.

Hier soir, je m'endors, n'ayant ni sou ni maille,
Aussi pauvre que Job étendu sur sa paille,
Et je trouve chez moi, tout à l'heure, — voyez,
Les billets de Dupuis bien et dûment payés. —

MOSCA.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable!

ALBERT.

Oui, mais je doute fort que Dupuis soit capable
De m'avoir fait, la nuit, ce gracieux cadeau,
Pour appliquer le vers de Nicolas Boileau.
— Un peu plus, je croirais que c'est une chimère!
Je sais que cet argent ne vient pas de ma mère,
De mon père encore moins!

MOSCA.

Vous avez des amis!

ALBERT.

De ce côté, le doute est encore permis.
Soixante mille francs sont une somme ronde,
Et je n'en connais pas d'assez riches au monde
Pour donner, — je pourrais ajouter d'assez fous, —
Soixante mille francs, comme on donne cent sous.

MOSCA.

En cherchant bien, — qui sait?

ALBERT.

C'est peut-être Maurice?

MOSCA.

Vous savez bien qu'il a pour Louise un caprice.

ALBERT.

C'est logique! — Desroys?

MOSCA.

On prétend qu'aujourd'hui
C'est Louise qui sent un caprice pour lui.

ALBERT.

Oui, c'est le même prix. — Si c'était d'Orebonne?

MOSCA.

Celui-là n'aime au fond que sa propre personne.

ALBERT.

Alors... — Ah! — j'ai trouvé.

MOSCA.

Qui?

ALBERT, lui serrant la main.

C'est d'un noble cœur
Ce que vous avez fait! — Ma parole d'honneur,
J'en suis tout ému!

MOSCA.

Mais...

ALBERT.

Mais rien! quoi qu'il advienne,
A dater de ce jour, votre cause est la mienne.
Je ne vous quitte plus, je suis votre bras droit.
Quel est votre ennemi? Je suis assez adroit,
Et dût-il pour me fuir aller jusques en Chine,
Dites-moi seulement son nom, je l'extermine,
Au pistolet, au sabre, ou même au coup de poing.
— On est l'ami d'un homme, ou bien on ne l'est point!

MOSCA, à part.

Il est fou!

(Haut.)

Modérez...

ALBERT.

Comment, que je modère!..
Je ne modère rien, car je vous considère
Comme le plus complet de mes amis...

MOSCA.

D'accord!

ALBERT.

Aussi, c'est entre nous à la vie, à la mort!

N'est-ce pas?..

MOSCA, lui serrant la main.

Comment donc!

ALBERT.

J'oubliais de vous faire...

(Albert se dirige vers une table et se met à écrire.)

MOSCA.

Quoi donc?

ALBERT.

Mais, mon reçu!

MOSCA.

Voulez-vous bien vous taire,

ALBERT, écrivant.

Je n'aurais qu'à mourir! Acceptez cet écrit.

MOSCA, à part.

Ma parole d'honneur, il a perdu l'esprit!

(Haut.)

Mon ami, permettez!

(Il déchire le papier que lui tend Albert.)

ALBERT.

Ah! — comment reconnaître
Un procédé pareil! — Je ne sais plus!

MOSCA, riant.

Peut-être!

ALBERT.

Parlez, je suis à vous âme et corps, tête et bras.
Un véritable ami ne se marchande pas.

MOSCA, à part.

Acceptons la méprise.

(Haut,)

Il n'est besoin d'occire
Qui que ce soit au monde! — Écoutez-moi sans rire:
— Je veux me marier.

ALBERT.

Tiens! vous aussi!

MOSCA.

Mon cher,
J'ai quarante ans... passés!

ALBERT.

Vous n'en avez pas l'air!

MOSCA.

Mais j'en ai la chanson, — qui me chante en mineure:

Enrayez, pour ne pas qu'on dételle, c'est l'heure !
Épousez, mon ami, voilà la vérité :
Le bouillon du ménage est bon pour la santé ;
Votre estomac faiblit, les soupers... et leurs suites
Laissent des souvenirs... charmants, mais des pituites !
Gardez les souvenirs ! Soupez moins, dînez mieux,
Et buvez du bordeaux afin de mourir vieux !
Or, me croyant encor quelques tonneaux à vivre,
Le conseil me plaît fort et je prétends le suivre.

ALBERT.

Je puis vous être utile ?

MOSCA.

En cherchant, j'ai trouvé,
Sans sortir de Paris, mon idéal rêvé.
Et vous le connaissez. — Je crois que la cousine,
Mêlant le sel attique au sel de la cuisine,
Saura tenir son rang, sans laisser de côté,
Le bouillon du ménage utile à la santé.

ALBERT, étonné.

Quoi ! Laurence ?.. — Ah !

MOSCA.

Eh bien ?

ALBERT.

C'est moi seul que regarde
Le soin d'arranger tout, cher comte.

MOSCA.

Et prenez garde !
De l'adresse !

ALBERT.

Je suis très-timide, mais quand
Il s'agit d'un ami, je suis très-éloquent.

MOSCA.

Ainsi, vous acceptez ?

ALBERT.

Si j'accepte ? avec joie !
— Mais j'entends le frou-frou d'une robe de soie :
C'est elle ! — Allez-vous-en, je vais ouvrir le feu.

MOSCA.

Mais...

ALBERT, le poussant dehors.

Quand on se marie, on a la foi, morbleu !

SCÈNE IX.

ALBERT, LAURENCE.

LAURENCE, avec surprise.

Ah! — je cherchais le comte.

ALBERT.

Il sort à la minute.

LAURENCE.

Il faut le rappeler.

ALBERT.

Pourquoi faire?

LAURENCE.

On discute
Le projet de contrat; il me semble important...

ALBERT.

Hélas! c'est déjà trop que le signer!

LAURENCE.

Pourtant...

ALBERT.

N'est-ce pas aux parents à remplir cet office?
Je trouve suffisant de marcher au supplice,
Sans que l'on vous contraigne encore à repasser
La pointe du couteau qui devra vous percer.

LAURENCE.

L'expression, Albert, me semble déplacée.

ALBERT.

Notez que j'amoindris!

LAURENCE.

Comment!

ALBERT.

Ma fiancée
Est noble, jeune, belle; elle a, — je ne sais pas
Ce qui lui manque; — elle a toutes sortes d'appas.
Mais quoique cela soit ridicule et bizarre,
On n'aime pas les gens comme on fume un cigare.

LAURENCE.

Vous ne l'aimez pas?

ALBERT.

Non.

LAURENCE.

C'est un grand tort.

ALBERT.

Parbleu !
J'ai cent mille fois tort, j'en fais le franc aveu,
Mais qu'y faire? J'ai pu m'amuser tout à l'aise
Jusqu'à ce jour et vivre en vaurien ; mais la thèse
Change : le mariage impose à tout moment
Un devoir sérieux qu'on doit loyalement
Remplir ; on ne saurait le négliger sans crime,
Et celui qui l'oublie est indigne d'estime.
Il ne faut, pour agir en toute loyauté,
Qu'aimer sa femme ! — mais c'est la difficulté !
On aime, on n'aime pas, et, sans logique aucune,
On peut aller peut-être en ballon dans la lune,
Vivre sans rien manger, marcher la tête en bas,
Mais non vous faire aimer lorsque l'on n'aime pas.

(S'animant.)

Quand on aime, parbleu ! c'est une belle chose !
Tout est bon, tout est bien, tout est gai, tout est rose !
— Marcher toujours à deux dans les mêmes chemins,
Se parler cœur à cœur en se serrant les mains,
Sans rien dire ! — Savoir que partout, à toute heure,
Quel que soit le destin, soit qu'on rie ou qu'on pleure,
Une âme est là qui pleure ou s'égaie avec vous ;
Tenez, je ne sais rien au monde de plus doux !
Rien n'est aussi charmant que cette amitié sainte,
Chaste et tendre à la fois, pure de toute feinte,
Que ce lien qui joint dans un bonheur commun
Deux jeunes cœurs épris qui n'en forment plus qu'un.
— Ah ! que j'échangerais mes plaisirs de naguères
Contre ces plaisirs-là, simples et non vulgaires,
Et comme je vivrais loin du monde enfermé,
Si j'avais le bonheur, cousine, d'être aimé !

LAURENCE, émue.

Oui, c'est là le bonheur que chaque être réclame.
Et vous le trouverez auprès de votre femme ;
Car notre espoir à tous ne sera pas déçu.

(A part.)

Comme il m'aurait aimée ! Hélas ! si j'avais su...

ALBERT.

Vous pleurez?.. Qu'avez-vous?

LAURENCE.

Rien. Laissez-moi, de grâce!
Les filles sont ainsi : — pour un rêve qui passe,
Il leur monte parfois, même aux instants joyeux,
Des rougeurs à la joue et des larmes aux yeux.
Mais c'est fini, voyez, et je ne suis plus triste.
— Je vais rire à présent!

ALBERT.

Je suis un égoïste;
Je vous parle de moi.

LAURENCE.

Mais vous faites très-bien.
Sommes-nous pas amis? Votre bonheur est mien.

ALBERT.

Ah! tenez, oublions mademoiselle Blanche.
Si je ne l'aime point, je connais en revanche
Quelqu'un de fort épris et qui serait heureux,
Cousine, d'un regard parti de vos beaux yeux.

LAURENCE, baissant les yeux.

Albert!

ALBERT, à part.

Je l'ai promis...
(Haut.)
Il en perdra la tête,
Il ne dort déjà plus!

LAURENCE, souriant.

Et quelle est ma conquête?
Vraiment, vous m'effrayez! Ce bel amoureux-là
Se nomme?..

ALBERT.

Devinez!

LAURENCE.

J'y renonce.

ALBERT.

Mosca!

LAURENCE.

Lui!

ALBERT.

Qu'a donc cet amour, mon Dieu! qui vous étonne?
Le comte...

LAURENCE.

Pas un mot de plus! Je vous pardonne
Votre injure; pourtant, ce n'est pas généreux,
Car vous vous êtes dit qu'un mari, laid ou vieux,
Eût-il traîné sa vie aux fanges de la ville,
Eût-il le cœur méchant, l'esprit faux, l'âme vile;
Qu'un homme, quel qu'il soit, fût-il honnête ou non,
Pour la fille sans dot était bien assez bon!

ALBERT.

Laurence!

LAURENCE.

Cependant, dites-lui qu'il renonce
A demander ma main, de peur d'une réponse
Qui pourrait refroidir sa belle passion,
Et chargez-vous pour lui d'une commission:
Prenez des mots polis pour lui faire comprendre
Que je préférerais, plutôt que de descendre
Jusqu'à ce déshonneur de lui donner ma main,
Errer de ville en ville en mendiant mon pain!

ALBERT.

Mais vous le jugez mal, car, tout à l'heure encore,
Je viens de lui voir faire un acte qui l'honore.

(Mouvement de Laurence.)

Pardonnez; si pourtant son nom vous a froissé.

LAURENCE.

Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé;
Mon amitié pour vous n'en sera pas moins tendre,
Je veux oublier tout, Albert; allons entendre
Le projet de contrat. — Je craindrais d'y manquer,
Votre père m'attend.

ALBERT.

Mais veuillez m'expliquer...

LAURENCE, avec mépris.

Quant à lui, devant moi, n'en ouvrez plus la bouche.

(Avec douceur.)

Venez! je m'intéresse à tout ce qui vous touche.

(Elle lui tend la main.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Un salon à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

BIDART, MOSCA, JACQUES, MERCIER, ALBERT, LAURENCE, MADAME MERCIER.

MERCIER.

Nous pouvons résumer cette discussion :
— Ainsi, la dot d'Albert sera d'un million
Versés écus comptants, après la signature.
Nous en reconnaissons le tiers à la future.

MOSCA.

Et, comme elle est d'un sang où le ventre anoblit,
— La ligne mâle éteinte, — ainsi que l'établit
Un acte enregistré du parlement de Rennes,
Dont nous avons en main les preuves souveraines
Et que nous montrerons lorsque besoin sera,
Le premier fils issu de l'union pourra,
De droit, prendre le nom de marquis d'Hérouville.

BIDART.

Et puis, saute marquis!

JACQUES.

Vieux mot de vaudeville!
Eh! mon cher, on sait bien, car c'est un fait acquis,
Qu'aujourd'hui les sauteurs ne sont pas tous marquis!

MERCIER.

Les enfants porteront aussi le nom du père!

MOSCA.

Sans doute!

MADAME MERCIER.

Je voudrais être déjà grand'mère!

BIDART.

Pour être d'Hérouville en seront-ils plus beaux?

JACQUES.

Oui! les souliers vernis valent bien les sabots.
Vous parlez par orgueil et point pour autre chose;
Mais ayez pour neveu quelque marquis tout rose,
Vous le ferez sauter, mais c'est sur vos genoux,
Et vous l'appellerez de Bidart! — Venez-vous?

MADAME MERCIER.

Pauvre petit! je veux lui broder sa layette.
— Il lui faut, avant tout, une chaude douillette
Pour bien l'emmaillotter au sortir du berceau.
(A Laurence.)
C'est toi qui m'aideras à faire son trousseau,
N'est-ce pas?...

LAURENCE.

Oui, ma tante.
(A part.)
Essayons de sourire.

MERCIER, à part.

Elle n'a point pâli! —
(A Albert.)
Tu n'as rien à redire?..

ALBERT.

Non.

MOSCA, lui frappant sur l'épaule.

Un beau mariage, hein?...

ALBERT.

Certe!
(A part.)
Un beau convoi!
(Haut.)
Çà, me voilà marquis de la main gauche, moi!

(Tous sortent, sauf Albert et Mosca.)

SCÈNE II.

ALBERT, MOSCA.

MOSCA, arrêtant Albert qui va pour sortir.

Franchement, mon ami, suis-je un bon diplomate?

ALBERT.

Vous dépassez Ulysse et Nestor.

MOSCA.

Je m'en flatte.

ALBERT.

Mais, hélas! mon ami...

MOSCA.

Dieu! quel air composé!

ALBERT.

Moi, j'ai moins de succès... — Laurence...

MOSCA.

A refusé?

ALBERT.

Je crains bien...

MOSCA.

Tant mieux!

ALBERT.

Quoi!

MOSCA.

Sans doute! c'est dans l'ordre,
Mais est-ce une raison pour que j'aille démordre
De mes prétentions? — Vous n'y connaissez rien :
On répond toujours non au premier entretien;
Au second l'on rougit, au troisième on soupire.
Cette fille, après tout, ne pouvait pas vous dire :
Ce monsieur veut ma main? la voilà! comment donc!
— J'augurerais fort mal de ce trop d'abandon.
Les femmes ont, mon cher, une diplomatie
Spéciale, que seule une femme apprécie;
Nous ne pourrons jamais démêler l'écheveau
De ruses qui s'embrouille au fond de leur cerveau.
— Depuis Amaryllis, qui s'enfuit vers un saule
Et regarde, en fuyant, par-dessus son épaule,
Jusques à la grisette en robe d'organdi,
Qui trottine en lançant l'œillade, nul n'a dit :
Philosophe, amoureux, grammairien, poëte,
Eût-il passé sa vie à se creuser la tête,
Le sens mystérieux qu'hier comme aujourd'hui,
Les femmes ont caché dans ces deux mots : non, oui.
Montaigne, consulté, répondait : chose absconse!
— Ce qui fait que je suis charmé de la réponse :
Tant qu'on doute, on espère.

ALBERT.

Et par contre, ajoutez :
Tant qu'on espère, on doute.

MOSCA.

Eh bien?

ALBERT.

Eh bien, doutez.

MOSCA.

Pourquoi donc?...

ALBERT.

Eh! mon Dieu!...

MOSCA.

Parce qu'elle est coquette?
Cela rehausse encor le prix de la conquête.
C'est grâce à ce défaut, sans cesse renaissant,
Qu'en place d'une femme, on en courtise cent.
C'est divin! — Croyez-moi, la coquette a son charme;
Un simple mot l'irrite, un regard la désarme;
Elle perd et reprend le terrain défendu,
Et l'on triomphe un jour qu'on croyait tout perdu,
Car elle sait unir, mobile comme l'onde,
Les fureurs de la brune aux langueurs de la blonde,
Les tendresses de l'âme aux pointes de l'esprit,
Le mot qui blesse au mot consolant qui guérit;
Elle éteint notre feu, mais elle le rallume ;
Enfin, c'est un sérail complet — en un volume.

ALBERT.

Peste!

MOSCA.

Je suis dans l'âge où l'on devient sultan,
Et les refus ne font que m'exciter d'autant.

ALBERT.

Croyez-moi, renoncez. .

MOSCA.

Jamais je ne recule.

ALBERT.

Alors, vous échouerez.

MOSCA.

C'est crainte ridicule.

ALBERT.

Écoutez bien ceci : Quoi que vous lui disiez,

Vous n'épouserez pas Laurence.

MOSCA.

Vous croyez?

ALBERT.

J'en suis même certain.

MOSCA.

Certain? Pour quelle cause?
On refuse les gens, mais c'est pour quelque chose.
Les raisons?...

ALBERT.

Elle en a... beaucoup.

MOSCA.

Une suffit.

ALBERT.

C'est que...

MOSCA.

Répétez-moi ce qu'elle vous a dit.

ALBERT.

Je ne le puis.

MOSCA.

Pourquoi?

ALBERT.

Mon Dieu!..

MOSCA.

Je vous écoute.

ALBERT.

Je vous affligerais.

MOSCA.

M'affliger!... moi? J'en doute.

ALBERT.

Cependant...

MOSCA.

Cependant, faites l'aveu complet.
On me trouve trop vieux?

ALBERT.

Nullement.

MOSCA.

Ah!... — Trop laid?

ALBERT.

Non pas.

MOSCA.

Non ? — C'est qu'alors je suis .. malhonnête homme?

ALBERT.

Voyons, voyons, cher comte...

MOSCA.

A présent, je vous somme
De me dire tout net l'exacte vérité,
Ou je douterais, moi, de votre loyauté.

ALBERT.

Que diantre voulez-vous?

MOSCA.

Je veux de la franchise.

ALBERT.

Laurence a bien le droit de faire une sottise!
C'en est une, à mon sens.

MOSCA.

Point de détour subtil!
Ce refus, que je trouve insolent, d'où vient-il?..
Le motif?

ALBERT.

Vous savez...

MOSCA.

Le motif?

ALBERT.

Que les filles...

MOSCA.

Le motif?

ALBERT.

Rarement sortent de leurs familles,
Et que...

MOSCA, frappant du pied.

Mais, ventrebleu! le motif, le motif?
Je me lasse à la fin!

ALBERT.

Comte, vous êtes vif!
Pourtant je vous excuse.

MOSCA.

Avec vos phrases vaines
Vous me faites bouillir tout le sang dans les veines.
— Me croit-elle un coquin? — catégoriquement?
Oui? — non? — Vous vous taisez? — moi, je parle : elle ment!

Elle ment ! — Mais, Monsieur, c'est la première injure
Que je reçois en face.

ALBERT, cherchant à le calmer.

Oh ! comte, je vous jure ..

MOSCA.

Eh ! laissez-moi tranquille avec vos airs penchés,
Je me moque de vous comme d'elle ! — Sachez
Que ce m'est un bonheur, un honneur, plus encore,
De ne pas épouser cette jeune pécore
Qui m'eût gratifié, pour parents, de magots
Que nous avons le tort de traiter en égaux !

ALBERT.

Comte !..

MOSCA.

D'enseignements la leçon sera pleine :
J'aurai soin désormais de m'éviter la peine
De dépenser mon temps en efforts continus,
Pour décrasser un tas de manants parvenus !

ALBERT.

Vous m'insultez !

MOSCA.

Et puis ? — Ah ! Monsieur s'imagine,
Sans doute, être à couvert derrière sa cousine !
Non pas ! c'est à vous seul, à vous que je m'en prends.

ALBERT, entre ses dents.

Dire que je lui dois soixante mille francs !
(Haut.)
Vous abusez !...

MOSCA.

Vraiment ? Lorsque l'on me diffame !
Je ne puis pas aller provoquer une femme !
Mais vous, vous qui, voyant mon honneur contesté,
Avez pu le souffrir, vous m'avez insulté,
Monsieur ! — Vous supportez froidement qu'on m'outrage
Chez vous ? — Ayez du moins le vulgaire courage,
Ami sans amitié, de me rendre raison
De votre ridicule et lâche trahison !

ALBERT, à part.

Oh ! cet argent !...

MOSCA.

Faut-il user de violence

Pour vous contraindre enfin à rompre le silence ?
(Il lève la main.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MERCIER.

MERCIER, à Mosca.

Arrêtez!

MOSCA.

Vous, Monsieur!

ALBERT.

Mon père!

MOSCA.

Eh bien! d'honneur,
Je vais vous dire aussi ce que j'ai dans le cœur.
Puisque je n'ai trouvé, pour toute récompense
Des services rendus, qu'une brutale offense,
Je prétends faire entendre à tous la vérité.

MERCIER.

J'écoute.

MOSCA.

Drapez-vous dans votre austérité,
Monsieur, mais, croyez-moi, parvenu du commerce,
Au lieu de convoiter le prestige qu'exerce
L'éclat de nos grands noms, de gloire revêtus,
Pratiquez en bourgeois vos bourgeoises vertus.
Vous ne parviendrez pas à parvenir, vous dis-je,
C'est la fatalité que le sort vous inflige.
Soyez grand, soyez fort, soyez riche, — comptez
Vingt services rendus et mille qualités,
Mettez des Pélions sur des Ossas, — démence.
Vous aurez des enfants, le supplice commence :
Vous êtes au sommet, Sisyphes triomphants ;
Retombez, vous aurez pour rocher... vos enfants !
Vous aviez des vertus, eux, n'auront que des vices,
Non point des passions, mais de piètres caprices.
Vous aviez de l'orgueil, mais eux? des vanités ;
Ils vous ressembleront par les petits côtés,
Ces fils dégénérés, instruits à la mollesse,
Et que ne soutient pas l'orgueil de la noblesse,

Et qui, si grands travaux que vous accomplissiez
Resteront des Bidart, des Jacques, des Mercier!

MERCIER.

Laisserez-vous longtemps insulter par cet homme,
Sans oser riposter, le nom dont je me nomme?
— Vous avez vingt-cinq ans, et vous êtes poltron! —
— Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que le nom!
Le nom, c'est le drapeau de la famille, — en sorte
Que lorsqu'on fait injure à celui qui le porte,
L'injure est collective. En cette occasion,
La famille devient presque une nation.
Chaque parent reçoit un soufflet sur la face
Du parent souffleté. — Dans toute vieille race,
Ce sentiment hautain fut toujours honoré,
Dans aucune famille il n'est exagéré;
Car pour les noms nouveaux, c'est un devoir utile.
L'injure a bientôt fait comme la tache d'huile.
Le nom qu'on abandonne au rire d'un passant
Se trouve au bout d'un jour bafoué par un cent,
Puis bientôt par la foule; elle a bonne mémoire,
Elle retient la honte aussi bien que la gloire,
Et celui qui le laisse insulter froidement,
Lorsqu'il se dit mon fils, me calomnie — et ment!

ALBERT, à demi-voix à son père d'une voix tremblante.

Mon père, je lui dois de l'argent, et cet homme
Abuse lâchement d'un service...

MERCIER.

La somme?..

ALBERT.

Soixante mille francs.

MERCIER, étonné, puis écrivant sur une feuille de son carnet.

Soixante? les voici.
Payables dès ce soir à la Banque.

ALBERT.

Ah! — merci!

(Il court à Mosca.)

Prenez!

MOSCA.

Quoi?

ALBERT.

Votre argent!

MOSCA.

Mais...

ALBERT.

Prenez donc, vous dis-je !
Allons, dépêchez-vous !

MOSCA.

Mais, Monsieur...

ALBERT.

Je l'exgige.

MOSCA.

Vous ne me devez rien.

ALBERT.

Morbleu ! je suis au bout.
Vous avez bien voulu payer...

MOSCA.

Moi ! rien du tout !

ALBERT.

Le billet de Dupuis...

MOSCA.

C'est cette... demoiselle
Qui solde les billets qu'on ne fait pas pour elle !
Ce qui prouve qu'ayant les dames dans son jeu,
En dépensant beaucoup, on peut payer très-peu.

ALBERT.

Quoi Laurence !..

MERCIER, à part.

Laurence !.. elle l'aime et s'est tue !

ALBERT, exalté, à Mosca.

Je ne te dois rien !.. mais il faut que je te tue !
— Ah ! je ne te dois rien ! Tu n'as donc pas compris
Que si je supportais l'injure et le mépris,
Que si je me taisais, si je courbais la tête,
Si je buvais l'affront, c'était pour cette dette ?
Ah ! ma dette était fausse !.. Ah ! je ne te dois rien !
Tu ne m'as pas rendu de services ? Eh bien,
A nous deux maintenant...

MERCIER, l'arrêtant.

Que fais-tu ?

ALBERT.

Mais, mon père,
J'ai rougi tout à l'heure...

MOSCA.

Et pâli !

ALBERT.

De colère,
Lâche, tu le sais bien !

MERCIER.

Pas d'injures.

ALBERT.

Eh quoi !...

MERCIER.

Va te battre !

ALBERT, serrant la main de son père.

Ah ! merci, mon père !
(A Mosca.)
Suivez-moi !

MOSCA.

De grand cœur ! Nous verrons si ce bruyant courage
Ne s'envolera pas; ce serait grand dommage !
Il est rare. — Pourtant, si vous rèpâlissez,
Jeune homme, vous savez, j'ai là des sels.

ALBERT, à Mosca.

Passez !

MERCIER.

Albert !... — Courage, enfant !

SCÈNE IV.

MERCIER, seul.

Mon Dieu... je sens mon âme
Qui s'en va !... — Si mon fils !... Mais c'est horrible... — infâme
D'envoyer son enfant... — Ah !... quelle vanité
Que le respect humain... et quelle lâcheté !
Que l'honneur de mon nom meure et que mon fils vive !
— Non, le chef de famille est roi, quoi qu'il arrive ;
Que le nom soit ancien, que le nom soit nouveau,
Il doit le garder pur... Le nom, c'est le drapeau !

SCÈNE V.

MERCIER, JACQUES, BIDART.

JACQUES.

Parbleu! lisez cela, c'est un chef-d'œuvre rare.
Si vous ne crevez pas de rire, je déclare
Que j'y perds mon latin...— Mon frère!... Eh! — qu'a-t-il donc?
— Est-ce qu'il fait aussi des chefs-d'œuvre ?

MERCIER.

Pardon...

JACQUES.

Çà! que diable avez-vous au fond de la cervelle?
Parcourez donc un peu cette feuille nouvelle.
Le Soleil... Directeur, Berthaud; gérant, Bidart;
On peut mettre au-dessous : *Nec pluribus impar*.

MERCIER.

Voyons! Prêtez...

JACQUES.

Tenez, lisez-moi cette page
Sur le déboisement; c'est beau, mais c'est dommage
Que cela soit en prose... — Ah! si c'était en vers!
(A Mercier.)
Ah çà!... mais vous lisez le journal à l'envers!

BIDART.

Raillez, raillez, mon cher; c'est par l'agriculture,
Habilement mêlée à la littérature,
Qu'on se donne les airs d'un esprit sérieux.

JACQUES.

Vous cherchez cet article?... il vous crève les yeux.

MERCIER, impatienté.

Oui, c'est bon! Reprenez ce journal, imbécile!

BIDART.

Mais, beau-frère, pourtant...

MERCIER.

Eh! laissez-moi tranquille!

JACQUES.

Bien! l'autre qui se fâche! Amour-propre d'auteur!
— Ils sont fous tous les deux, ma parole d'honneur!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAURENCE, MADAME MERCIER.

MADAME MERCIER.

Albert ?

MERCIER.

Il est sorti.

MADAME MERCIER.

Tu ne peux pas m'apprendre
Ce qu'il fait ?

MERCIER.

Non, pourquoi?

MADAME MERCIER.

Laurence vient d'entendre
Un bizarre récit du jardinier.

LAURENCE.

François
A vu le comte et lui pénétrer dans le bois,
Armés de pistolets.

MERCIER.

Ils tirent à la cible.

MADAME MERCIER.

Ils se battent!

MERCIER.

Albert et le comte? impossible!
Deux intimes amis!... Tout cela n'est qu'un jeu
D'adresse, un exercice, un passe-temps, — parbleu!...
(Allant à Bidart.)
Tout à l'heure j'avais des affaires en tête;
Votre article, Bidart, au fond, n'est pas si bête!
C'est largement pensé, c'est brillamment écrit.

JACQUES.

Du coup, la chose est sûre, il a perdu l'esprit!

MERCIER, s'asseyant après avoir consulté sa montre.

Jacques, que pensez-vous de la nouvelle pièce?

JACQUES.

— On dit que c'est très-beau.

MERCIER.

J'y conduirai ma nièce.

Nous irons tous demain, n'est-ce pas ? hein ! veux-tu ?

(On entend une détonation.)

Mon fils !

(Il tombe sur un fauteuil.)

MADAME MERCIER.

Qu'arrive-t-il ?..

LAURENCE.

Albert !

MERCIER.

Il s'est battu !

(Tous sortent pêle-mêle. Laurence veut les suivre et s'affaisse près de Mercier.)

SCÈNE VII.

MERCIER, LAURENCE.

MERCIER, se relevant et allant à Laurence.

Tu l'aimais, n'est-ce pas ?

LAURENCE, d'une voix étouffée.

Oui !... Je n'ai pu lui dire
Que j'aimais tout de lui !.. mes chagrins, mon martyre,
Que j'adorais le mal dont il était l'auteur,
Car il peuplait ma vie et remplissait mon cœur !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, à la cantonade.

Que l'on fasse atteler ! La blessure est légère,
Il pourra supporter la voiture !

(Se précipitant dans les bras de Mercier.)

Mon père !

MERCIER.

Merci ! — merci, mon fils !.. — Mais songeons au blessé.

ALBERT.

Le bras droit est meurtri, mais n'est pas fracassé.

MERCIER.

Je cours vers lui !

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LAURENCE, ALBERT.

ALBERT.

Laurence! Oh! non, laisse-moi, laisse,
Ma place est à tes pieds! — J'avais une ombre épaisse
Qui me couvrait les yeux, ils se sont dessillés;
Cependant, que les tiens, de pleurs, se sont mouillés!
Mais bénis soient ces pleurs; Laurence, à leur baptême,
Mon cœur s'est retrempé soudainement: je t'aime!
Et cet amour profond, qui se révèle en moi,
Inspire au nouvel homme une nouvelle foi.
Va, je n'ai point aimé, — c'est vrai. — Comme un homme ivre
Je vivais au hasard, si végéter est vivre.
J'ai repris ma raison, — tes larmes m'ont guéri,
Le cousin se repent, — grâce pour le mari!

(Il s'agenouille.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MERCIER, JACQUES, BIDART, MADAME MERCIER,

JACQUES, entrant, à Albert.

C'est d'un vrai gentleman! Parfait! comme Henri quatre,
Aux genoux de sa belle en venant de combattre!

(Albert se relève.)

MERCIER, à Jacques.

N'avais-je pas raison?

JACQUES.

C'est charmant! c'est exquis!

BIDART, à Jacques.

Mais nos petits-neveux ne seront pas marquis!

MERCIER, à Albert.

Je crois que la leçon...

ALBERT.

Mon père, sera bonne,
Et j'en profiterai. — Je sens mieux que personne
Qu'on ne parvient souvent... qu'à se faire duper!

MERCIER.

Mais il est beau parfois, mon fils, de se tromper ;
Aussi, souviens-toi bien qu'en fait de décadence,
La race qui finit et celle qui commence
N'ont rien à s'envier, car c'est le grand bienfait
De ce temps où chacun vaut par ce qu'il a fait,
Que chacun soit jugé sur son œuvre, et qu'en somme
Le fils d'un paysan, le fils d'un gentilhomme,
Ne relevant que d'eux, doivent se souvenir
Que ce n'est que par eux qu'ils peuvent parvenir.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Pièces de théâtre, belle édition, format grand in-18 anglais.

F. PONSARD. f. c.

Lucrèce, tragédie..... 1 50
Agnès de Méranie, tragédie.... 1 50
Charlotte Corday, tragédie..... 1 50
Horace et Lydie, comédie..... 1 »
Ulysse, tragédie ..... 2 »
L'Honneur et l'Argent, com.... 2 »
La Bourse, comédie..... 2 »

EMILE AUGIER.

Gabrielle, comédie..... 2 »
La Ciguë, comédie..... 1 50
L'Aventurière, comédie..... 1 50
L'Homme de bien, comédie 1 50
L'Habit vert, proverbe..... 1 »
La Chasse au Roman, comédie. 1 50
Sapho, opéra..... 1 »
Diane, drame..... 2 »
Les Méprises de l'Amour, com. 1 50
Philiberte, comédie..... 1 50
La Pierre de touche, comédie. 2 »
Le Gendre de M. Poirier, com. 2 »
Ceinture dorée, comédie..... 1 50
Le Mariage d'Olympe, com.... 1 50
La Jeunesse, comédie..... 2 »
Les Lionnes pauvres, comédie. 2 »
Un beau Mariage, comédie..... 2 »

GEORGE SAND.

Le Démon du Foyer, comédie. 1 50
Le Pressoir, drame..... 2 »
Les Vacances de Pandolphe, c.. 2 »

EUGÈNE SCRIBE.

La Czarine, drame..... 2 »
Feu Lionel, comédie..... 1 50
Les Doigts de Fée, comédie... 2 »
Rêves d'amour, comédie..... 1 50
La Fille de trente ans, comédie 2 »

MÉRY.

Gusman le Brave, drame..... 2 »
Le Sége et le Feu, comédie.... 1 50
Le Chariot d'Enfant, drame.... 2 »
Aimons notre prochain. com... 1 »
Herculanum, opéra..... 1 »

LATOUR DE SAYRARS.

Rosemonde, tragédie..... 1 »

LÉON GOZLAN.

Le Gâteau des Reines, comédie. 2 »
La Famille Lambert, comédie. 1 »
Un petit bout d'Oreille, com.. 1 »

ERNEST LEGOUVÉ.

Par droit de Conquête, comed. 1 50
Le Pamphlet, comédie..... 1 »

VICTOR SÉJOUR.

Richard III, drame..... 2 »
Les Noces vénitiennes, drame.. 2 »
André Gérard, drame..... 2 »
Le Martyre du Cœur, drame... 2 »
Le Poletot brun, comédie..... 1 »
Les Grands Vassaux, drame... 2 »
La Tireuse de cartes, drame.. 2 »

OCTAVE FEUILLET.

Le Pour et le Contre, comédie. 1 »
La Crise, comédie..... 1 50
Péril en la demeure, comédie. 1 50
Le Village, comédie..... 1 »
La Fée, comédie..... 1 »
Dalila, drame..... 1 50
Le Roman d'un jeune homme pauvre, comédie..... 2 »

JULES SANDEAU. f. c

Mademoiselle de la Seiglière, c. 1 50

ALEX. DUMAS FILS.

La Dame aux Camélias, drame. 1 50
Diane de Lys, drame..... 1 50
Le Demi-Monde, comédie..... 2 »

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

Lady Tartuffe, comédie ..... 2 »
C'est la faute du Mari, com.... 1 »
La Joie fait peur, comédie..... 1 50
Le Chapeau d'un Horloger, c... 1 »
Une Femme qui déteste son Mari, comédie..... 1 »
L'Ecole des Journalistes, com. 1 »

P.-J. BARBIER.

Un Poëte, drame..... 2 »
André Chénier, drame..... 1 »
L'Ombre de Molière, à-propos. » 75
Le Berceau, comédie..... 1 »

MARIO UCHARD.

La Fiammina, comédie..... 2 »
Le Retour du Mari, comédie... 2 »

FÉLICIEN MALLEFILLE.

Les Mères repenties, comédie. 2 »

LOUIS RATISBONNE.

Héro et Leandre, drame ..... 1 »

ROGER DE BEAUVOIR.

La Raisin, comédie..... 1 50

P. FOUCHER ET REGNIER

La Joconde, comédie..... 2 »

PAUL DE MUSSET.

La Revanche de Lauzun, com. 1 50
Christine, roi de Suède, comed. 1 50

CHARLES EDMOND.

La Florentine, drame..... 1 50

ADOLPHE DUMAS.

L'École des Familles, comédie. 1 »

ERNEST SERRET

Les Familles, comédie..... 1 50
Que dira le Monde? comédie. 2 »
Un mauvais Riche, comédie... 2 »
L'Anneau de Fer, comédie... 1 50

ÉDOUARD FOUSSIER.

Une Journée d'Agrippa, com.. 1 50
Le Temps perdu, comédie.... 1 50
Les Lionnes pauvres, comédie. 2 »
Un beau Mariage, comédie..... 2 »

HENRY MURGER.

La Vie de Bohême, comédie... 1 50
Le Bonhomme Ladis, comédie. 1 »

LÉON LAYA

Les Jeunes Gens, comédie..... 1 50
Les Pauvres d'esprit, comédie. 1 50
Le Duc Job, comédie..... 2 »

LE MARQUIS DE BELLOY.

Pythias et Damon, comédie.... 1 »
Karel Dujardin, comédie..... 1 »

J. AUTRAN.

La Fille d'Eschyle, tragédie... 1 50

ARMAND BARTHET.

Le Moineau de Lesbie, com.. 1 »
Le Chemin de Corinthe, com. 1 50

VIARD et DE LAMADELÈNE

Froutin malade, comédie..... 1 »

JULES LACROIX

Œdipe roi, de Sophocle, trag.. 2 »

CHARLES POTRON. f.

Un Feu de Paille, comédie.... 1

AUGUSTINE BROHAN

Les Métamorphoses de l'Amour, comédie..... 1

J. DE PRÉMARAY.

Les Droits de l'Homme, com.. 1
La Boulangère a des écus, dr... 1

RAOUL BRAVARD.

Louise Miller, drame..... 1

TH. DE BANVILLE.

Le beau Léandre, comédie.... 1
Le Cousin du Roi, comédie.... 1

DUMANOIR.

L'École des Anneaux, comédie. 1
Le Camp des Bourgeoises, c.... 1
Les Femmes terribles, comédie. 1

LE COMTE D'ASSAS.

La Vénus de Milo, comédie.... 1

LÉON HALÉVY.

Ce que Fille veut, comédie..... 1

PAGÉSIS & DE CHAMBR

Comment la Trouves-tu? com. 1

EDOUARD MEYER.

Stuensée, drame..... 1

H. LUCAS.

Médée, tragédie..... 1

DUHOMME ET SAUVA

La Servante du Roi, drame.... 1

FERDINAND DUGUÉ

France Simiers, drame..... 1
William Shakspeare, drame.. 1

CAMILLE DOUCET.

Les Ennemis de la Maison, c... 1
Le Fruit défendu, comédie..... 1

DECOURCELLE, THIBO

Je dine chez ma Mère, co.... 1

VICTORIEN SARDO

La Taverne, comédie..... 1

ÉDOUARD PLOUVIE

Le Sang mêlé, drame..... 1
Trop Beau pour rien faire, c... 1
Les Pays des amours, comédie.. 1

A. ROLLAND et J. DU B

Le Marchand malgré lui, com. 1

TH. MURET.

Michel Cervantes, drame..... 1

CHARLES LAFONT

Le dernier Crispin, comed e ... 1

EDMOND COTTINE

L'Avoué par amour, comédie. 1

SIRAUDIN et L. THIBO

Les Femmes qui pleurent, c... 1

LIADIÈRES.

Les Bâtons flottants, comédie. 1

F. BÉCHARD.

Les Déclassés, comédie..... 1

CHARLES DE COURC

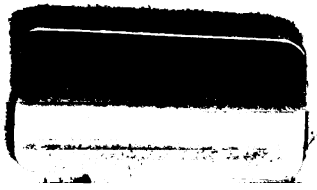
Le Chemin le plus long, com.. 1

RENÉ CLÉMENT.

L'Oncle de Sycone, comédie. 1

LOUIS BOUILHET

Madame de Montarcy, drame.. 1

Paris. — Imprimerie de A. WITTERSHEIM, 8, rue Montmorency.

YB 02586